

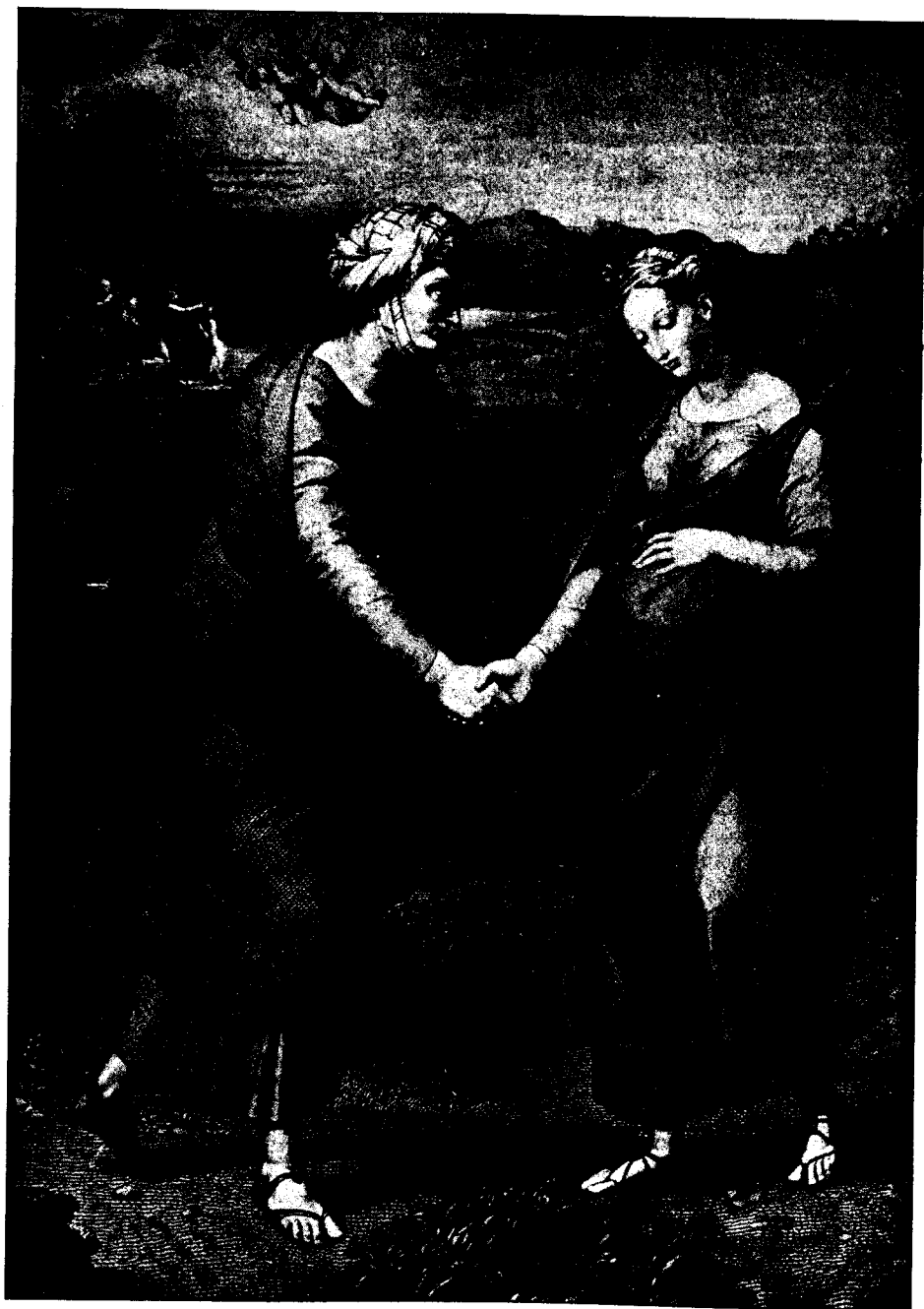
Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

AOUT.—1899.



LA VISITATION, d'après Raphaël.



LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

XI

LA VISITATION

Il était accompli l'ineffable mystère
Qui réconciliait le ciel avec la terre ;
Sur le livre éternel le crime est effacé,
Une fleur a conçu cette Fleur de Jessé
Dont les aromes saints, épandus sur le monde,
Vont le purifier de sa souillure immonde.
La Vierge à tous les yeux dérobe son bonheur
Et les transports d'amour dont déborde son cœur.
Pourtant, se souvenant de l'étrange nouvelle
Qu'Elisabeth aussi avait conçu comme elle
Et que depuis six mois un fils est dans son sein,
Elle se lève et part dans le pieux dessein
D'aller rendre visite à sa vieille cousine,
Par les monts de Judée en hâte elle chemine
A travers les torrents, les villes et les bourgs.
Déjà les merles bleus célèbrent leurs amours...
Les grenadiers fleuris font neiger sur sa tête
Les promesses d'avril... La nature la fête
Par ses brises, ses chants, ses odeurs. Les ramiers
Roucoulent près du puits à l'ombre des palmiers...

Les mille fleurs des champs des monts de Galilée
 S'inclinent en voyant passer l'Immaculée,
 Implorent son sourire et cherchent son regard ;
 Mais sa pensée alors habite un monde à part :
 Un lis plus ravissant de ses parfums l'enivre,
 Et c'est pour son amour seul qu'elle songe à vivre.
 La visite divine est empreinte en son cœur
 Où les échos du ciel résonnent en vainqueurs.
 Il semble aussi durant les jours de ce voyage
 Que les arbres plus verts ont un plus doux ombrage.
 Une grâce céleste est vraiment en ces lieux
 Où tout paraît plus beau, plus pur, plus radieux...
 La vapeur la salue en montant dans l'espace ;
 L'étoile dans le ciel la salue et s'efface...
 Le cèdre la salue au loin sur le Liban ;
 Le brin d'herbe à ses pieds semble mettre un ruban ;
 Mais la Vierge, au front ceint d'une auréole blonde,
 Entrevoyant le ciel, ne voit rien de ce monde...
 Derrière la montagne aux ondoyants contours
 Disparaissent déjà Nazareth et ses tours,
 Les rives du Jourdain ombreuses et fertiles,
 Le lac de Galilée avec toutes ses villes...
 Trois fois déjà l'aurore a doré le Thabor
 Et la cité d'Hébron n'apparaît point encor,
 Avec ses oliviers, aux regards de Marie.
 Après la Galilée, après la Samarie,
 Enfin voici là-bas les terres de Juda
 Qu'aux prêtres d'Israël Josué concéda.
 C'est là qu'est sise Hébron, cité sacerdotale,
 Et là que la villa de Zacharie étale
 Ses murs blancs, ses figuiers, ses vignes au soleil
 C'est le terme attendu. Sans le moindre appareil
 La Vierge sainte à qui les anges font escorte,
 A de ce seuil béni déjà franchi la porte :
 " Que le Seigneur soit avec vous ! "
 Dit-elle à sa consine auprès de son époux.
 Mais dès qu'Elisabeth eut entendu Marie
 La saluant d'abord, son enfant dans son sein
 Tressaillit ;... elle fut pleine de l'Esprit-Saint.
 Ne pouvant contenir sa joie, elle s'écrie,
 Le front illuminé par l'inspiration :
 " Oh ! vous êtes bénie entre toutes les femmes
 Et vous portez un fruit de bénédiction,
 O vous qui répandez la grâce dans les âmes,
 En venant en ces lieux ! D'où me vient ce bonheur
 De voir dans ma maison la mère du Seigneur ?
 Aux premiers mots de vous qu'ici le ciel envoie,
 Mon enfant dans mon sein a tressailli de joie...

Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru qu'Il viendra,
 La promesse divine en vous s'accomplira."
 Sentant alors son cœur déborder comme un vase,
 La Vierge entonne aussi son cantique d'extase :
 " Mon âme glorifie et chante le Seigneur ;
 Mon esprit est ravi de joie en mon Sauveur,
 Parce qu'il a daigné regarder sa servante ;
 Les siècles désormais, comblés dans leur attente,
 Bienheureuse m'appelleront !
 Dieu fit en moi des merveilles de grâce
 Et sa bonté de race en race
 S'étend sur ceux qui le craindront...
 Il a dispersé les superbes ;
 Du trône il a déposé les tyrans
 En les couchant comme des herbes.
 Il a mis l'humble aux premiers rangs.
 Les pauvres, affamés, avides,
 Il les a tous comblés de biens ;
 Il a renvoyé les mains vides
 Le riche au cœur dur et les siens.
 Miséricordieux, Il rend des jours prospères
 A son fils Israël qui l'avait irrité,
 Ainsi qu'Il le promit autrefois à nos pères,
 Abraham et Jacob et leur postérité."

Il se trompe, le poète, en faisant assister Zacharie au sublime colloque échangé entre les deux cousines.

Il est plus que probable que saint Joseph ne permit pas à sa femme, belle, délicate, presque une enfant, n'ayant encore que quatorze ans, de faire seule une si longue, si pénible et si dangereuse route, car il fallait traverser l'hostile Samarie. Il l'accompagna donc, et, au moment où les deux femmes se rencontraient, Zacharie et lui devaient être occupés aux divers soins inhérents à l'arrivée d'un long voyage. Il faut d'ailleurs, de toute nécessité, admettre qu'aucun témoin n'entendit les paroles d'Élisabeth et celles de Marie, qui impliquent la connaissance du mystère, et nous savons, d'une manière certaine, que saint Joseph ne le soupçonnait même pas.

Il suit de ce que nous venons de dire, que le peintre, pour être exact, devra se borner à deux personnages dans la représentation de cette scène. Cette exclusion,

toutefois, ne s'applique pas aux anges, qui, en grand nombre, durent toujours accompagner leur reine ; que le peintre nous rappelle d'une manière sensible l'intervention angélique dans tous les événements de cette vie incomparable, nous n'y voyons pas d'inconvénient, ce sera même plein de poésie. Tel est le charmant tableau de Pinturicchio, où les deux femmes sont debout sous un portique entre deux anges pieusement recueillis.

Parmi les tableaux les plus remarquables où les deux figures de Marie et Élisabeth sont seules représentées, il ne faut pas oublier la simple et majestueuse composition d'Albertinelli, au musée des Offices, à Florence. Debout sous une arcade richement sculptée et se détachant sur l'azur du ciel, elles s'embrassent. La Vierge est drapée dans une étoffe d'un bleu foncé, tandis qu'Élisabeth porte une ample robe couleur d'ambre. L'expression que le peintre a su donner à ses figures est vraiment extraordinaire. Ce sont bien là, dans toute la grâce et la grandeur qui leur conviennent, la mère du Roi des rois et celle du plus grand de ses prophètes. Albertinelli a évidemment subi, ici, comme dans beaucoup d'autres de ses tableaux, l'influence de la manière de Fra Bartolomeo ; influence mystérieuse qui le portait irrésistiblement vers cet homme, qu'il aima toujours d'une singulière et tendre amitié, malgré l'opposition de leurs caractères et malgré la haine qu'il semblait avoir vouée à tout ce qui était monastique. Il l'aimait tellement que, malgré ses répugnances, pour ne pas se séparer de lui, il fut tenté, après la terrible exécution de Savonarole, de s'enfermer dans le cloître de Saint-Marc où Fra Bartolomeo s'était réfugié.

Bien belle aussi est la *Visitation* de Luca della Robbia, où Élisabeth se jette aux pieds de "la mère de son Sauveur," pour mieux exprimer sa vénération envers celle qu'elle proclame "bénie entre toutes les femmes."

Celle de Lucas von Leyden est remarquable par le

sentiment d'affectueuse tendresse qu'elle exprime. Nous lui reprocherons cependant d'avoir fait sainte Élisabeth trop vieille, ayant à la main un bâton, sans l'aide duquel elle semble ne pouvoir marcher. La mère de saint Jean était certainement beaucoup plus âgée que sa jeune cousine, mais elle était loin d'être arrivée à l'âge de la décrépitude.

Un grand nombre d'artistes ont multiplié arbitrairement les figures accessoires. Citons entre autres le tableau de dom Lorenzo, le camaldule, sur la *Predella* de l'église de la Trinité, à Florence. Derrière Marie, on y voit un homme et une femme s'entretenant ensemble. C'est, tout de même, une des plus charmantes *Visitations* qu'il soit possible de trouver, tant la vénération de la bonne sainte Élisabeth est cordiale et profonde, tant l'humilité de Marie, l'invitant à se relever, est douce et aimable.

On peut excuser les peintres en disant que comme au théâtre il y a les à-part, de même lorsqu'ils font figurer dans la *Visitation* saint Joseph, Zacharie ou d'autres personnages, placés à une faible distance, mais occupés à autre chose, ils ne sont pas censés entendre ce que se disent les acteurs principaux.

La scène de la *Visitation* est quelquefois placée dans un jardin. Ce jardin de Zacharie est célèbre dans la tradition orientale. Il est dit que pendant les trois mois de son séjour chez sa cousine, la Vierge Marie aimait à se promener au milieu des fleurs qui l'ornaient, tout en méditant sur l'étrange et sublime destinée qui lui était réservée. La légende rapporte même, qu'un jour, s'étant baissée pour admirer de plus près une de ces fleurs, inodore jusqu'à ce moment, elle devint, au contact de cette main bénie, délicieusement parfumée.

Le plus célèbre des tableaux de la *Visitation* est celui de Rubens, dans la cathédrale d'Anvers. Au travers de cette magie de la peinture, de ce relief des formes, de

l'éclat de ces couleurs, de cette scène animée, où se mêlent des détails familiers et des signes de grandeur, de tous ces genres de mérites, capables de gagner les suffrages des connaisseurs, sans beaucoup élever la pensée, si l'attention se porte sur Marie et Élisabeth, on reconnaîtra que chez elles les convenances d'attitude et d'expression sont bien observées. Il ne faut pas trop se laisser prendre à l'éclat chatoyant de la robe de soie que porte la très sainte voyageuse ; il ne faut pas trop remarquer que le pauvre âne qui lui a servi de monture va mal avec son riche costume. Mais que l'on écoute Élisabeth ; nous retrouvons dans son expression le sentiment de ces paroles : " Et d'où me vient cet honneur, que la mère de mon Seigneur me visite ? " Que l'on considère Marie prête à entonner le *Magnificat*. Zacharie et saint Joseph sont très rapprochés ; mais, tout occupés de leur rencontre mutuelle, ils peuvent être réputés aussi étrangers qu'ils doivent l'être à ce qui se passe à côté d'eux. Le péristyle où s'abordent Marie et Élisabeth est favorable à leur isolement et à leur mise en relief. L'illustre auteur de ce tableau l'a fait pour le plaisir des yeux ; on y trouverait les éléments d'une œuvre sérieusement chrétienne.

Marie notre douce mère attendit, pour partir, la délivrance d'Élisabeth. Elle resta jusqu'à ce terme, pour achever la sanctification de la mère et de l'enfant. Jean eut donc le bonheur d'avoir les bras et le sein de Marie pour premier berceau, où, déjà précurseur, il précéda Jésus. Elle partit le lendemain du jour de l'imposition du nom du fils et de la guérison du père, sans doute en compagnie de Joseph, qui était venu la reprendre.

Ce que furent les remerciements, les vœux, les regrets, les dernières tendresses, qui ne le suppose, et qui le dira ? Marie embrassa sa cousine ; elle embrassa et bénit le petit Jean, qui tournait vers elle ses regards et ses

bras plus que vers sa mère. Aux adieux des deux mères se joignirent les adieux des deux enfants. L'art nous les montre souvent jouant ensemble ; l'Évangile ne les mettra plus ensemble sous nos yeux qu'aux bords du Jourdain, lorsque Jean, répétant la parole de sa mère, dira à Jésus : " C'est vous qui daignez venir à moi ! " Raphaël dans la *Visitation* que nous reproduisons aujourd'hui dans ce numéro, fait allusion à ce fait en représentant dans le lointain le baptême de Jésus.

Alphonse Leclaire.



LA VIERGE MARIE ET SAINTE ELISABETH,
d'après Carl Müller.

LES DEUX AUMONES

LÉGENDE.

DEPUIS le matin la neige tombait, et la lumière du jour commençait à s'éteindre. Au bord d'une route peu fréquentée, une pauvre vieille, qui ne pouvait devoir son pain qu'à la charité des passants, piétinait, grelottante et glacée, attendant que la Providence amenât de son côté un voyageur compatissant à sa misère. Bien qu'elle souffrît beaucoup du froid et de la faim, elle continuait d'espérer, car elle était croyante. Sa confiance ne fut pas trompée. Au lieu d'un seul voyageur, la Providence voulut qu'il en passât deux sur le chemin où elle murmurait sa plainte.

La pitié qu'elle inspira au premier passant ne lui fut pas, il est vrai, promptement efficace : c'était un piéton que l'âpreté du froid poussait à grands pas vers son gîte.

—Pauvre femme ! dit-il à la mendiante en lui jetant un regard de compassion, voilà un temps bien dur pour mendier sur la route ; que le bon Dieu vous assiste !

Ce fut à ce vœu chrétien que se borna son aumône ; pour faire plus il lui aurait fallu s'arrêter, mettre à l'air ses mains qu'il tenait profondément fourrées dans ses poches, et s'engourdir les doigts à délier les cordons de sa bourse ; il n'en eut pas le courage et continua sa route.

La pauvre, qui n'avait reçu du piéton qu'un " Dieu vous assiste," lui répondit par un " Dieu vous le rende," lequel l'eût fait réfléchir s'il avait pu penser à autre chose qu'à gagner au plus tôt un abri.

Peu de temps après passa le second voyageur ; celui-ci n'avait point à redouter la sévérité de la bise dans sa voiture bien close. Mollement assis sur un coussin capitonné, les jambes enveloppées dans une simple fourrure, il regardait, au travers de la vitre d'une portière, les flocons de neige qui tourbillonnaient en tombant.

Ainsi que le passant qui l'avait précédé, il aperçut la pauvre et fut ému de sa plainte. Aussitôt il ordonna à son cocher d'arrêter les chevaux, et tandis que d'une main il fouillait dans la poche de son gilet, de l'autre main il baissait la vitre de la voiture.

— Quel terrible froid ! dit-il, frissonnant au contact de l'air. .

Il appela la vieille femme, qui s'empressa de répondre à sa voix. Comme il se disposait à lui jeter l'aumône prise au hasard dans sa poche, il voulut, avant de la laisser tomber, s'assurer précisément de sa valeur. Ce n'était rien moins qu'une pièce d'or.

— Diable ! dit-il, ce serait beaucoup trop.

Il allait retirer sa main tendue vers la mendicante ; mais une bouffée de vent glacial lui cingla les doigts et lui fit lâcher prise.

— Allons, tant pis, reprit-il philosophiquement ; puisqu'elle est tombée, ramassez-la, bonne femme.

Et il se hâta de relever la vitre et de se rejeter au fond de sa voiture. Les chevaux se remirent au pas de course.

Se glorifiant à part lui d'une telle aumône comme s'il l'eût fait volontairement aussi magnifique, le maître de l'équipage se disait :

— Je suis riche, je puis donner largement ; mais est-ce de l'or bien placé ? Cette mendicante fera-t-elle bon usage de ce qu'elle a reçu ? Au surplus, ceci regarde sa conscience, la mienne est satisfaite, j'ai fait une bonne action.

Pendant que ce soi-disant généreux exaltait ainsi son

mérite, la mendiante, fouillant des deux mains l'épaisse couche de neige dont la route était couverte, cherchait la pièce d'or qu'elle n'avait pu voir tomber ; la pauvre vieille était aveugle.

Le maître de l'équipage arriva chez lui, il s'enveloppa dans sa robe de chambre, se chaussa de ses pantoufles fourrées : le bois flambait dans l'âtre ; son dîner l'attendait, on le servit. Et quand il fut assis dans son fauteuil devant la table, près de la cheminée, il trouva que le temps était très supportable, que les pauvres abusaient du droit qu'on leur laisse de se plaindre, mais qu'il ne faut pas trop se défendre cependant contre le danger d'être leur dupe, puisque, après tout, Dieu tient compte des mouvements généreux de nos cœurs.

Cette salutaire réflexion lui permit d'achever paisiblement son repas, et de rêver, en digérant, à la récompense céleste qu'il se flattait d'avoir méritée.

Au moment où le riche voyageur rentrait chez lui, le piéton arrivait à l'auberge. Là aussi il y avait bon feu, là aussi le dîner était prêt. Quand notre homme se fut un moment égayé à la flamme, quand il vit apporter sur la table la soupière fumante et le rôti doré, il sentit, contrairement au maître de l'équipage, que le bien-être qu'on éprouve pour soi-même fait estimer plus douloureuses les privations que souffrent les misérables. Son sort lui parut si enviable, à lui qui avait eu froid, à lui que la faim aiguillonnait, qu'il fut pris d'une immense pitié pour tous ceux qui n'ont ni feu dans leur cheminée, ni pain sur leur table. Il pensa surtout à la vieille mendiante qu'il avait laissée se morfondant sur la route. La servante allait verser le potage, lorsque, se levant tout à coup, il lui dit :

—Mettez deux couverts ; je reviens dans un moment.

La distance d'une centaine de pas séparait l'auberge de l'endroit où la mendiante avait l'habitude de stationner.

Le piéton la trouva fouillant encore dans la neige.

—Que cherchez-vous là, ma bonne femme ?

—Une aumône qu'on m'a jetée.

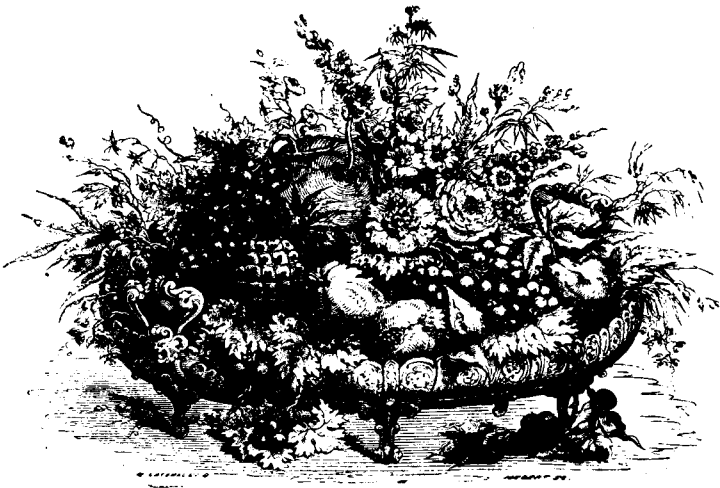
—Bon ! elle est perdue dans la neige, reprit-il, et vous perdez votre temps. En fait d'aumônes, je vous dois la mienne ; venez, la mère : le feu vous attend, et la soupe aussi.

La pauvre vint à lui. S'apercevant alors qu'elle était aveugle, il lui prit le bras et la guida jusqu'à l'auberge, où il l'installa à table, au plus près du foyer.

La légende dit encore :

Deux anges ce jour-là prirent la plume, l'un pour effacer la mention de la pièce d'or sur le livre où le maître de l'équipage inscrivait ses bienfaits, l'autre pour porter à l'avoir du piéton le dîner de la mendicante.

A. Seglaneur.



DE VERA RELIGIONE

DE VERA RELIGIONE, *prælectiones theologicae, quas in Collegio Maximo Lovaniensi S. J. habebat Gust. Lahousse E. S.* (1)

De nos jours, il ne suffit pas de conserver la vraie religion, il faut savoir la défendre selon la vérité *in doctrina sana* (Tit. 1, 9). En vain l'on essaierait de se le dissimuler, il faut former pour l'avenir des défenseurs érudits de nos croyances : l'influence de la libre pensée toujours grandissante, les secousses qui nous ébranlent en font une nécessité. Aussi, on éprouve un légitime plaisir à rencontrer un livre où les questions religieuses sont résolues avec la plus haute autorité, et la vérité revendiquée dans toute son intégrité. Tel est le livre du R. P. Lahousse—*de Vera Religione*. Cette publication se distingue par les qualités qui caractérisent les ouvrages de l'auteur : clarté et précision des pensées, ampleur et solidité de la doctrine. Ici comme ailleurs, l'éminent théologien s'attache à se faire comprendre, non seulement des professeurs, mais aussi des étudiants et des laïques instruits ; car c'est le double avantage de ce livre qu'il peut à la fois éclairer les docteurs et familiariser les hommes soucieux de la vérité avec les hautes considérations de la théologie. Ainsi en tête des questions à discuter figure toujours un sommaire qui les résume, en fait saisir le sens et la portée, indique le but à atteindre et la route à suivre pour y arriver. Opinions contraires, arguments, difficultés et solutions, tout est exposé, ménagé, développé pour le triomphe de la foi que

(1) In 8°, 524 pages. Prix : 5 fr. 50. Louvain, Charles Peeters ; Paris, Lecoffre.

les apôtres ont prêchée. La religion instituée par Jésus-Christ est la seule vraie religion révélée, par conséquent toute religion qui ne reconnaît pas Jésus-Christ comme chef et ne l'adore pas comme Fils de Dieu, est fautive : telle est la thèse qu'il faut démontrer. Ce but sera atteint, si la valeur historique du Pentateuque et des Évangiles est établie, la divinité et la mission du Christ prouvées. Or, l'auteur du traité *de Vera Religione* environne ces propositions de tant de lumière, que ceux qui les nient, rationalistes, panthéistes, matérialistes ou autres, seraient forcés de voir l'inconséquence de leurs propres raisonnements et l'inanité de leurs doctrines, s'ils attachaient quelque prix à la connaissance du vrai.

L'ouvrage se divise en quatre parties : I. De la religion en général. II. De la révélation en général. III. De la religion mosaïque. IV. De la religion chrétienne.

L'auteur, on le voit, adopte la méthode des anciens apologistes : c'est la plus sûre. Elle descend successivement, en suivant le cours des âges, de la révélation primitive à la révélation mosaïque, puis à celle de Jésus-Christ, et elle se termine par l'examen des événements qui accompagnent l'expansion du christianisme dans le monde.

Dans la première partie, on voit apparaître des thèses que le *siècle des lumières* pourrait étudier avec avantage, celles-ci par exemple : la religion est nécessaire aux hommes considérés, soit comme individus, soit comme corps social ; cette religion doit être la vraie ; la société civile a des devoirs à l'égard de la société religieuse.

La deuxième partie étudie successivement la possibilité de la révélation, sa nécessité et ses critères. L'homme peut être instruit par une révélation divine et surnaturelle des vérités et des mystères inaccessibles à sa raison ; cela lui est même absolument nécessaire pour connaître la fin surnaturelle à laquelle il a été élevé, et les moyens d'y parvenir. Du reste, avec le P.

Lahousse, nous avons en main tout ce qu'il faut pour mettre en pleine lumière la certitude de la vraie révélation : critères négatifs, positifs intrinsèques, positifs extrinsèques, tous sont incontestables ; nos adversaires auront beau les nier, ils ne les renverseront pas.

La troisième partie établit l'origine mosaïque du Pentateuque, son intégrité, sa valeur historique ; même abondance de doctrine sur le peuple juif : sur sa naissance, son gouvernement, son monothéisme, ses lois morales, cérémoniales, judiciaires.

Dans la quatrième partie l'auteur réduit d'abord à sa juste valeur l'apologétique moderne ; cette nouvelle manière de défendre la religion chrétienne peut avoir du bon, mais il n'y a aucune raison de quitter l'ancienne. Puis, il met hors de doute l'authenticité, l'intégrité, la véracité des Évangiles ; et enfin, avec une logique qui ôte toute excuse à l'incrédulité, il prouve la divinité du Christ. A ces hautes considérations vient s'ajouter le spectacle de la religion chrétienne dans le monde : la prodigieuse propagation de ses dogmes et de sa morale au milieu des peuples *assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort* ; son immutabilité au milieu des persécutions des sophistes, des hérétiques et des incrédules qui conjurent sa ruine avec une infatigable persévérance depuis dix-neuf siècles ; la salutaire efficacité avec laquelle elle transforme les peuples et fait fleurir des prodiges de sainteté partout où elle plante sa croix ; le sang de ses martyrs, qui coule à grands flots sur la terre entière, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours : ces faits n'ont qu'une cause, la divinité du christianisme.

Enfin, un chapitre consacré d'abord à l'histoire des religions pour en apprécier les conclusions, ensuite à l'évolutionnisme religieux pour en démontrer l'inanité, termine la *démonstration chrétienne*.

Concluons avec l'auteur par ces paroles de Pie IX :

“ mais qu’elles sont nombreuses, qu’elles sont admirables, qu’elles sont éclatantes, les preuves qui doivent convaincre clairement la raison humaine que la religion du Christ est divine, que toutes nos croyances ont leur principe et leur origine dans le Seigneur du ciel, et qu’il n’y a rien de plus certain, rien de plus sûr, rien de plus saint, rien de mieux affermi que notre foi. Vraie maîtresse de la vie, guide sûr dans les voies du salut, victorieuse de tous les vices, mère et nourrice féconde des vertus, cette foi confirmée par la naissance, la vie, la mort, la résurrection, la sagesse, les prodiges, les prédictions de son divin auteur et consommateur Jésus-Christ, brille partout de la lumière d’une doctrine supérieure ; elle est enrichie des trésors célestes, illustrée par les oracles de tant de prophètes, par l’éclat de tant de prodiges, par la constance de tant de martyrs, par la gloire de tant de saints ; de plus portant de toutes parts les lois salutaires du Christ, et acquérant toujours de nouvelles forces au sein des plus cruelles persécutions, elle s’est répandue dans tout l’univers, du levant au couchant, armée du seul étendard de la croix ; et foulant aux pieds les idoles, dissipant les ténèbres des erreurs, triomphant des ennemis de tout genre, elle a éclairé des lumières de la connaissance divine tous les peuples, les nations les plus barbares, les plus différentes de caractère, de mœurs, de lois et de coutumes ; et leur annonçant à toutes la paix et le bonheur, elle les a soumis au joug si doux du Christ. Ces événements portent tellement l’empreinte de la sagesse et de la puissance divines, qu’il n’est pas d’esprit qui ne puisse aisément comprendre que la foi chrétienne est l’œuvre de Dieu.” (Pie IX, Encycl. *Qui pluribus*, trad. Raulx.)

Lisons ce livre, étudions-le, afin que, pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions selon toute chose en Jésus-Christ, qui est notre chef. (Eph. 4,15.)

ARCHEOLOGIE PREHISTORIQUE

(Suite et fin)

DANS LE HONDURAS.—RÉCENTES DÉCOUVERTES DE RUINES
D'UNE VILLE PRÉHISTORIQUE.

M. George Byron Gordon, attaché au musée d'archéologie de l'université Harvard, a fait depuis quelques années des découvertes extrêmement curieuses sur le site d'une ancienne ville située dans la république du Honduras. Cette ancienne ville, c'est celle de Copan, déjà connue de quelques archéologues et voyageurs, mais sur laquelle nous ne possédions jusqu'ici que peu de détails. M. Gordon faisait connaître, dans un article publié dans le *Century Magazine* du mois de janvier 1898, le résultat de ses travaux. Nous avons cru intéressant de traduire cet article, ou du moins d'en donner des extraits.

Les exploits de Cortez et la conquête du Mexique, rendus populaires par les écrits de Prescott, n'ont pas peu contribué à répandre l'opinion depuis généralement accréditée, que le plus haut degré de civilisation pré-colombienne auquel étaient parvenus les aborigènes qui habitaient depuis le Mexique jusqu'au nord de l'isthme de Panama, était celui qu'avaient atteint les Aztecs.

Il est vrai qu'à l'époque de la conquête, les Aztecs étaient la race dominante ; que, de la vallée du Mexique, le centre de sa souveraineté et de son influence, la civilisation aztèque s'était répandue, d'un côté, jusqu'au golfe du Mexique, et, de l'autre, à l'océan Pacifique ; au nord, à la rivière Panuco, et, au sud, au golfe de Tehuantepec, sans compter quelques petits groupes épars qui

avaient même pénétré plus loin vers le sud. Mais il n'en est pas moins certain que cette civilisation n'était que le pâle reflet de civilisations antérieures, que d'autres peuples nous ont laissé des monuments plus vastes, plus beaux que ceux que l'on sait être l'œuvre des Aztecs.

Les grandes plaines du Yucatan et les fertiles vallées de l'Amérique centrale, composent la région où la civilisation, encore beaucoup plus ancienne, des Mayas, s'était développée, avait atteint son complet épanouissement et avait périclité. Elles furent le théâtre où les actes non écrits d'un drame d'un éclat imposant ont jadis été joués par des acteurs dont les noms sont tombés dans l'oubli. Oui, longtemps avant que le mirage de l'empire occidental commençât à fasciner l'esprit des Européens, à enflammer l'ambition des rois et à aiguillonner l'humeur aventureuse des hommes de l'époque, encore tout imbus des idées romanesques de l'âge de chevalerie, ne rêvant que conquêtes, ne les poussât à chercher fortune et renommée dans les contrées merveilleuses de l'Ouest ; des siècles avant que le royaume des Montezumas, dont le sort fut si fatal, se fût élevé en puissance et en gloire dans la belle vallée du Mexique, le rideau s'était déjà abaissé sur la scène dernière et désespérée de l'existence d'un empire qui se mourait. A l'arrivée des Espagnols, la domination des Mayas n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même, et leurs villes déchues devinrent la proie des conquérants.

Il est vrai qu'à ce moment, il y avait un reste de population dans la péninsule du Yucatan ; quelques tribus erraient encore dans le voisinage des cités désertes, et l'on croit généralement, mais sans preuves certaines, que ces peuplades descendaient des habitants auteurs des monuments qui jonchent le sol du pays. Elles se disaient de race maya, et leur langue, prétendaient-elles, était celle que parlaient leurs ancêtres, et ils

ajoutaient que leur ancienne capitale portait le nom de Mayapan, mot qui veut dire la " capitale des Mayas," la terminaison *pan* signifiant " capitale." C'est grâce à cette circonstance que les Européens connurent d'abord ce nom de Maya. Aujourd'hui, ce mot est devenu générique pour désigner toutes les tribus qui parlent des dialectes dérivés de cette vieille langue maya proprement dite, mais, spécifiquement, il s'applique à l'ancien peuple dont les descendants se retrouvent encore au Yucatan et dans l'Amérique centrale. Quoi qu'il en soit de l'origine des indigènes que les Espagnols trouvèrent au Yucatan, ils avaient encore des traditions rappelant l'époque où avaient lieu les grands événements qui donnèrent naissance et amenèrent la chute des cités alors remplies d'habitants.

Ces gens avaient non seulement gardé le souvenir d'anciennes traditions, mais nombre de vieilles familles indiennes possédaient encore des livres, provenant de bibliothèques autrefois considérables, dont les ouvrages contenaient l'histoire, les traditions et les usages de la nation. Les Espagnols en firent des autodafés. Quatre de ces manuscrits seulement, d'une valeur estimable, nous sont parvenus. Conservés, on ne sait trop comment, dans des bibliothèques européennes, ils y restèrent ignorés jusqu'à ces dernières années, alors que des savants les découvrirent.

Les livres dont se servaient les Mayas consistaient en longues bandes de papier faits de fibres du maguey, pliées à la façon d'un paravent, de manière à former des pages de neuf pouces par cinq pouces ; ces pages étaient couvertes de caractères hiéroglyphiques nettement dessinés et tracés à la main en couleurs brillantes. Des planchettes étaient accolées aux pages extérieures, et le livre entier ressemblait à un élégant volume de grandeur octavo. Les caractères avec lesquels ils sont écrits sont les mêmes que ceux gravés sur les tablettes en pierre et sur les monuments des villes détruites de

Palenque et de Copan. Ce genre d'écriture, qui est entièrement différent des peintures idéographiques des Aztèques, n'appartenait qu'aux Mayas. C'était un système d'écriture très perfectionné et renfermant, d'après l'examen qui en a été fait, un certain nombre de principes phonétiques. Sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, les Mayas étaient de beaucoup les plus avancés des peuples de l'Amérique. Une ancienne mais bien vague légende attribue l'invention de ces caractères à Iztamna, le Cadmus Maya, sorte de héros demi-dieu qui, de l'Est, point de départ, les guida dans leur voyage à travers la mer, leur donna des lois et les gouverna pendant plusieurs années. L'interprétation de cette écriture hiéroglyphique est encore un des problèmes les plus difficiles de l'archéologie américaine, et elle constitue le premier obstacle que rencontre le savant qui étudie les ruines éparses sur le sol du Yucatan. Les tablettes et les monuments sont là, devant lui, avec leurs textes muets, qui lui donneraient, s'il pouvait les lire, la clef de ce qu'il cherche, et tant qu'il n'y aura pas réussi, les pages perdues de l'histoire des Mayas ne pourront être retrouvées. Quoique personne, jusqu'ici, n'ait rien découvert qui pût le conduire au déchiffrement d'une seule inscription de cette écriture, les résultats auxquels en sont arrivés quelques savants, tant ici que de l'étranger, nous permettent d'espérer que les études qui se poursuivent seront plus fructueuses (1). Toutefois, nous ne resterons

(1) Le système graphique des Mayas du Yucatan avait atteint un degré de perfectionnement très analogue à celui des hiéroglyphes égyptiens. Il admettait, d'après le témoignage de Diégo de Landa, un élément alphabétique de peinture des sons. C'est un Français, M. Léon de Rosny, américaniste distingué, qui a fait faire le plus de progrès à l'étude des écritures américaines. Il a réussi, il y a quelques années, à poser les bases du déchiffrement et à donner un caractère scientifique aux recherches sur la signification des hiéroglyphes spéciaux du Yucatan. Les résultats obtenus jusqu'à présent ne sont en réalité que des efforts sérieux ; ils ne nous ont pas encore livré le secret de cette écriture. Espérons que nous parviendrons un jour à la lire avec autant de facilité qu'on le fait maintenant pour les hiéroglyphes des anciens habitants des bords du Nil et les caractères cunéiformes des premiers civilisateurs de l'Asie. (*Note du traducteur.*)

pas dans une ignorance complète des choses qui concernent ce peuple. Jamais peut-être nous ne saurons quand et par qui les villes de Palenque et de Copan furent fondées ; quand et comment elles devinrent abandonnées et désertes ; mais nous pouvons, par une étude attentive des monuments, nous faire quelque idée de ce passé mystérieux et lier connaissance avec ce peuple disparu.

Ce fut en 1891 que les administrateurs du musée archéologique de l'université Harvard, qui avaient déjà fait faire des explorations dans la péninsule yucatèque, décidèrent, après une entente préalable avec le gouvernement du Honduras, que des fouilles seraient poursuivies, d'après un plan méthodique, sur l'emplacement de la ville préhistorique de Copan. Une première expédition fut organisée durant la même année, et, l'année suivante, 1892, une seconde expédition ayant été décidée, je fus appelé à en faire partie. Depuis, j'ai visité les ruines tous les ans, y passant six à neuf mois de l'année, ou y demeurant jusqu'au moment où les pluies nous contraignaient d'abandonner nos travaux ; et c'est au milieu de difficultés de toute nature que nous parvenions aux ruines et que nous y menions notre œuvre à bonne fin.

COPAN.

Perdue dans les montagnes du Honduras, dans une charmante vallée qui, dans ce pays où la solitude est un des traits caractéristiques des lieux, est encore plus isolée que d'ordinaire, se trouve la ville de Copan, antiquité des plus inexplicables des temps actuels. Quelle qu'ait été l'origine de ses habitants, cette ancienne ville est bien le produit du sol américain et de ses environs. Ses limites embrassaient une surface plane de sept à huit milles de longueur et de deux milles dans sa plus grande largeur. Cet espace est couvert de débris de maisons en pierre, demeures de ses plus riches habitants sans doute. Les

rues, les avenues et les places publiques étaient pavées en pierre ou en ciment d'une couleur blanche composé de chaux et de roches pulvérisées ; le drainage de la cité se faisait au moyen de canaux et de conduits souterrains construits en pierre et en ciment. Les versants des montagnes sont aussi parsemés de ruines et on peut voir, jusque sur les plus hauts sommets, des colonnes renversées et des constructions écroulées. La grandeur et l'importance de ces ruines sont de nature à convaincre les esprits les plus prévenus qu'ils sont ici en présence d'une ville étrangère à l'histoire, mais aussi remarquable et aussi digne de leur attention qu'aucune de celles des anciens centres civilisés du vieux monde.

Le groupe principal de constructions, temples, palais et autres édifices d'un caractère public, est situé au centre de la ville, sur la rive droite de la rivière Copan. On les a désignés, à défaut d'une expression plus juste, sous le nom de "bâtiment principal," lequel compose une masse aux proportions énormes, de forme irrégulière, partant de la plaine et s'élevant en gradins et en terrasses faits en maçonnerie, et se terminant en plusieurs grandes élévations pyramidales, chacune d'elles couronnée d'un temple en ruine, ses côtés correspondant aux quatre points cardinaux ; sa plus grande longueur, du nord au sud, est d'environ huit cents pieds, et il mesurait originairement presque autant de l'est à l'ouest, mais une partie de ce bâtiment, sur le côté est, a été emportée par le courant rapide de la rivière qui le frappe directement. L'ensemble de ces constructions présente ainsi l'aspect d'une colline de 120 pieds de hauteur, offrant à la vue un amas confus de murs et d'étages renversés à venir jusqu'au bord de l'eau. Les fouilles que l'on a pratiquées sous les fondations des édifices qui en occupent maintenant la surface, ont mis au jour, non seulement les chambres comblées et les murs écroulés d'autres édifices, mais aussi

des monuments ornés de sculptures. Ces restes de constructions antérieures avaient servi à l'érection de bâtiments plus grandioses.

A l'intérieur de ce "bâtiment principal," à soixante pieds d'élévation, on voit une cour de 120 pieds carrés, laquelle, avec les motifs d'architecture qui en décorent l'entourage, a dû produire un effet merveilleux lorsqu'elle subsistait en son entier. On y pénètre, du côté du sud, par un passage de 30 pieds de largeur, ménagé entre deux murailles de forme pyramidale d'une très grande hauteur, ayant chacune un temple à son sommet. Un mur épais, percé au centre d'une porte cochère maintenant dépouillée de ses embellissements et tombant en ruine, gardait ce passage. La cour elle-même est entourée de rangées de marches et de sièges s'élevant, comme dans un amphithéâtre, à une hauteur de vingt pieds ; ces marches et sièges sont faits de grands blocs de pierre très bien taillés et régulièrement posés sans ciment. Un escalier, placé au centre de la partie ouest et projetant de quelques pieds dans la cour, conduit à une spacieuse terrasse située au-dessus de la rangée de sièges sur ce côté. On aperçoit, sur le milieu des marches supérieures, la tête d'un immense dragon tenant dans sa gueule ouverte une grotesque tête humaine de proportions colossales.

Deux temples (les n^{os} 21 et 22 du catalogue de l'auteur) d'une grande magnificence avaient été édifiés sur le côté nord de la cour ; les ruines énormes qui en restent font naître l'impression qu'ils ont été l'œuvre de géants. L'un de ces temples (le n^o 22), sous plus d'un rapport le plus intéressant qui ait encore été étudié, nous fournit un modèle typique de ce genre d'édifices.

De la terrasse en pierre au-dessus du côté ouest de la cour, un large escalier avec degrés massifs conduit à une terrasse qui couvre tout cet espace ; deux ailes en

Pierre, de forme gracieuse, se déployant au-dessus de cette terrasse, gardent l'approche de la première entrée qui donne accès dans le bâtiment. Cette entrée a une largeur de neuf pieds, et elle portait une toiture voûtée, qui est maintenant tombée. Directement en face, à l'intérieur, se trouve une deuxième entrée donnant sur les chambres d'en dedans. On voit, tout à fait à proximité de cette seconde entrée, une marche de deux pieds de hauteur, dont le devant est garni d'hiéroglyphes et de crânes sculptés en relief. Tous les murs intérieurs étaient couverts d'une légère couche de stuc sur laquelle on avait peint, en diverses couleurs, des figures et autres motifs de décoration. Les corniches étaient ornées de masques en stuc et autres enjolivements également peints. Les toits, de même que les tours considérables qu'ils supportaient, étaient tombés et avaient complètement comblé les appartements. On adoptait invariablement l'arche horizontale formée de pierres de recouvrement dans la construction des toits,—modèle qui est commun à toutes les villes mayas. L'extérieur du bâtiment, couvert d'une profusion de dessins bizarres, témoigne de l'ambitieuse prodigalité de l'architecte, de son vif penchant pour l'ornementation et de son antipathie pour les surfaces unies,—trait d'ailleurs qui caractérise tous les monuments et ouvrages sculptés de Copan.

MONOLITHES.

Si, du côté nord de la cour, nous gravissons une suite de marches escarpées, nous découvrons, du milieu des ruines du temple 11, une vue de ce qui a dû être un des plus beaux spectacles de cette étonnante cité, où, semble-t-il, les génies qui servaient le roi Salomon avaient présidé. A notre droite sont les ruines d'un autre grand temple (26) de l'entrée duquel un escalier couvert d'hiéroglyphes, que nous décrirons plus loin, descendait

jusqu'au pavé, soit une hauteur de cent pieds. Reportant la vue tout droit en face de soi, nous remarquons, du côté nord, la pente du bâtiment principal qui incline brusquement en une suite de marches larges et raides jusqu'au plancher de la plaza, qui s'étend dans la direction nord, et se termine en un amphithéâtre d'environ 300 pieds carrés, entouré, des côtés est, nord et ouest, de rangées de sièges atteignant une hauteur de vingt pieds. Le côté est est libre, à l'exception du centre où se voit une pyramide qui s'élevait en rétrécissant avec une terrasse carrée à son sommet. C'est dans l'enceinte de cette plaza que se trouvait le groupe le plus important d'obélisques, de monolithes et de stèles, comme on les désigne ordinairement, et auxquels Copan doit sa principale renommée. Ils sont au nombre de quinze, dispersés dans la plaza, quelques-uns renversés, les autres encore debout. A part une variété infinie dans leurs détails, dans leurs motifs de décoration, ces monuments se ressemblent tous.

Ils mesurent une hauteur moyenne de douze pieds par trois pieds carrés et sont sculptés sur toute leur surface. Sur un des côtés, et quelquefois sur les deux côtés opposés, est représenté un être humain en haut relief, les regards invariablement dirigés vers l'un des quatre points cardinaux. Ces personnages étaient revêtus d'une telle quantité de brillants ornements et d'insignes qu'ils en paraissaient comme surchargés et encombrés ; on dirait que l'objet principal que l'artiste avait en vue dans l'exécution de ces œuvres était le déploiement des parures. En effet, tandis que toutes ces représentations humaines sont disproportionnellement courtes, le tracé régulier et la beauté d'exécution des détails entourant les traits principaux de ces dessins, démontrent que cette surcharge n'est pas due au manque de savoir de la part de l'artiste.

Des inscriptions hiéroglyphiques couvrent les côtés des monuments qui ne portent pas de représentations humaines. En face de chacun de ces personnages, à quelques pieds de distance, on voit une pièce de sculpture de moindre dimension que l'on a désignée sous le nom d'autel. Il y a de ces autels qui mesurent sept pieds d'un côté à l'autre et ont une hauteur de deux à quatre pieds. Le dessin qui le couvre représente quelquefois un monstre fantastique enveloppé d'ornements curieux ; mais une forme d'autel que l'on voit le plus souvent est un disque plat de sept à huit pieds de diamètre, dont le bord est garni d'hiéroglyphes.

Il est à remarquer qu'aucun des monuments sculptés de Copan n'est de nature à nous faire soupçonner l'usage de sacrifices humains ou de toute autre victime, si fréquents à Mexico jusqu'au temps de la conquête ; on n'y voit pas la moindre trace d'analogie avec les épouvantables tueries qui ont souillé l'histoire des Aztèques, se renouvelant à chaque phase de leur vie nationale, formant la matière constante de leur art décoratif et remplissant les pages de leurs peintures hiéroglyphiques de scènes de sang.

L'ESCALIER AUX CARACTÈRES HIÉROGLYPHIQUES.

La chose la plus extraordinaire que nos travaux d'excavation ont mise au jour est l'escalier aux caractères hiéroglyphiques dont il a déjà été parlé. Faisant face à la plaza, à l'extrémité sud, elle occupait une position centrale sur la partie ouest de la grande élévation pyramidale qui forme l'aile nord du "bâtiment principal." Malgré le triste état de délabrement dans lequel nous le voyons aujourd'hui, cet escalier présente encore un effet saisissant. Quel imposant coup d'œil il a dû offrir à l'époque de sa construction première, communiquant du plancher de la plaza à l'entrée du temple situé au-dessus à une élévation de cent pieds !

Cet escalier a été découvert en 1894. Il était alors complètement enterré sous les décombres du temple, dont pas une seule pierre ne restait encore en place. Le haut même de l'escalier avait croulé, comme s'il eût subi une secousse de tremblement de terre, et il était retombé sur la partie inférieure. Enfin, après des mois de travail, pendant lesquels on avait requis les services de cinquante à cent hommes, les décombres, couvrant une étendue d'un acre de terrain de débris de sculptures, furent enlevés, et nous trouvâmes les degrés inférieurs de ce monumental ouvrage dans un bon état de conservation. Un trône ou piédestal avait été érigé à la base, vis-à-vis le centre même de l'escalier ; il en était éloigné d'une distance de huit pieds, et sa hauteur atteignait jusqu'à la cinquième marche. La partie faisant face à l'escalier était tout ornée de sculptures et présentait des lignes d'une netteté d'exécution excellente. Ces sculptures se composent de figures, de masques, de crânes et d'enroulements admirablement sculptés et disposés avec une symétrie parfaite ; mais l'ensemble est tout à fait incompréhensible. Le devant de chaque degré de l'escalier est également couvert, dans toute sa longueur, d'une suite de signes hiéroglyphiques sculptés en demi-relief.

On voit encore, assis au milieu de cet escalier, mais à des intervalles différents de sa montée, un personnage aux traits nobles et à l'air de commandement. Ces personnages étaient parés de somptueux costumes. La partie supérieure de ces formes humaines était tombée, mais ayant retrouvé les morceaux de plusieurs d'entre elles, on a pu les reconstituer. Une forte balustrade de deux pieds d'épaisseur en protégeait chacun des côtés ; les parties supérieures de cette balustrade étaient aussi tombées, mais grâce à une étude attentive et à des rapports d'analogie, on a pu en rassembler assez pour en reconstituer la structure à la fois curieuse et compliquée.

Des espèces de bustes émergeant de la gueule d'un animal monstrueux, placé à des intervalles répétés et réguliers de cette balustrade, en formaient la principale ornementation.

Malgré la tâche ardue, sous les rayons ardents d'un soleil tropical, l'exhumation de cet escalier, dans la construction duquel les anciens sculpteurs avaient épuisé les ressources de leur art, fut pourtant un travail des plus attrayants, et se poursuivit sous la pensée constante de l'expectative et des transports d'enthousiasme que provoquait chaque nouvelle découverte. Enfin, lorsque nous eûmes terminé et que, me plaçant sur les débris du trône au pied de l'escalier pour jeter un dernier regard sur la scène de mes travaux, il me semblait, tant les dispositions de l'ensemble m'étaient devenues familières, que je pouvais sans un grand effort d'imagination écartier le voile qui me cachait le passé, et reconstituer dans sa forme première tout l'édifice maintenant en ruine.

De la position que j'occupais, j'apercevais la plaza tout entière, avec ses monuments et ses pyramides couronnées de temples. Le pavé uni et cimenté de la cour était là, droit devant moi, et se continuait du côté de l'ouest jusqu'à une rangée de terrasses qui le borne dans cette direction, laissant à découvert la vue des montagnes au delà de la vallée. Jadis, lorsque les derniers feux du jour venaient frapper le temple, ses murailles sculptées, couvertes de peintures aux vives couleurs, s'illuminaient dans un flamboiement de lumière, jusqu'au moment où les ombres, partant du trône et s'élevant graduellement jusqu'à la cime de la plus haute tour, répandaient sur la ville un manteau ténébreux. Pendant quelques instants, les hauteurs, reflétant les rayons mourants d'un soleil que cachait déjà l'horizon, prenaient, dans le crépuscule, des proportions gigantesques; puis, les teintes s'évanouissant, un bandeau colorait à peine le sommet des montagnes,

tandis que d'épaisses ténèbres envahissaient subitement la vallée. Mon esprit, en présence de ces ruines solitaires et de ce silence de la nature, évoquant la mémoire des temps passés, revoyait tout un long cortège de générations qui avaient autrefois animé ces lieux. Et cette évocation était plus qu'un simple jeu de l'imagination. Cette plaza, n'en doutons point, a été témoin de scènes imposantes et de plus d'un bruyant spectacle. Des prêtres en procession et aux cérémonies solennelles ont gravi les degrés de ces escaliers sculptés, et, ici même où je suis en ce moment, dans plus d'une circonstance mémorable dans les annales de la nation, les guerriers de Copan, au brillant plumage, revenant avec étendards déployés en signe de victoire, s'inclinaient devant le trône où le monarque, assis dans l'éclat de sa majesté, les passait en revue.

ANTIQUITÉ DE LA VILLE.

Relativement à l'antiquité de la ville, quoique nous n'ayons aucune donnée qui nous permette de lui assigner une date, il y a certains faits qui la font remonter au delà de l'histoire et de la tradition, et placent l'époque de sa destruction à un temps bien antérieur à la découverte de l'Amérique. Il n'y a qu'une seule conclusion possible : la ville avait été abandonnée et était en ruine longtemps avant l'arrivée des Espagnols (1). Toute tradition qui s'y rapportait s'était perdue, et son nom même était oublié. Aucun habitant de l'Europe ne la vit jamais dans sa gloire. S'il nous avait été donné de vivre à cette époque et en supposant que les circonstances nous eussent alors amené sur les lieux, quel aurait été notre étonnement lorsque, débouchant des gorges pro-

(1) Diego Garcia Palacio, dans une lettre écrite au roi d'Espagne, Philippe II, en 1576, au sujet des monuments de Copan, raconte qu'il les trouva en ruine, et les Indiens qui demeuraient dans les environs ne purent lui donner aucun renseignement touchant ces ruines.

fondes et des défilés dangereux des Cordillères, d'apercevoir, comme dans une vision, cette pittoresque vallée avec sa ville tutélaire. La retrouvant dans un tel endroit et la contemplant dans son aspect actuel, au milieu du charme mélancolique du désert, j'étais pénétré d'admiration à la pensée de ce qu'avait dû être, vu la beauté de sa situation et la barbare grandeur de son architecture, l'effet de cette superbe ville dans le temps de sa plus grande magnificence. Il est difficile de décrire l'impression que produit la vue de ces ruines sur celui qui les visite. Plus nous les examinons, plus l'esprit est frappé de la force et de la grandeur de ses constructions, du genre des monuments, si parfaits d'exécution, d'une apparence si singulière, d'une si grande richesse d'ornementation, et cependant si inintelligibles pour nous ; la profusion des sculptures, leur beauté et leur caractère de gravité, et puis, le silence, l'abandon et le mystère....

Quant à la cause de la destruction de cette ville étrange, nous sommes encore à la chercher ; mais, dans cet ordre de choses, l'histoire ne manque pas de nous faire entendre ce qui a pu arriver. Le sol où fleurissent les arbres que l'on voit maintenant a pu être arrosé du sang de ses habitants massacrés ; les redoutables forces souterraines qui ont ébranlé les fondations de villes encore plus considérables, ont pu chasser de leurs demeures ses habitants épouvantés ; ils peuvent avoir péri par la famine, ou l'épidémie peut avoir encombré ses rues de cadavres. Qui nous dira l'histoire de sa ruine ?

La légende de Troie la divine n'éveille pas un intérêt humain plus vif que le souvenir de cette ville sans nom avec son histoire inconnue. La première tomba au milieu du bruit des armes, dans une mêlée à laquelle prirent part les dieux et des héros fabuleux ; leurs hauts faits, chantés par les poètes, ne cessent d'éclairer d'un rayon lumineux la nuit des temps où elle se perd, et ceux

qui combattirent et moururent sont encore regardés comme les plus grands héros du monde. Le sort de Copan fut sans éclat ; personne ne chanta la vaillance de ses guerriers ; elle périt en exécution des décrets du ciel, et, avec son nom, ses vertus, ses dieux mêmes, elle disparut sans gloire dans un passé qui est demeuré sans écho.

Voilà l'analyse que M. Gordon faisait, il y a quelques mois, dans une des principales revues américaines, de ses travaux d'exploration. Nous l'avons traduite dans le but de populariser davantage parmi nous la connaissance des découvertes qui jettent des flots de lumière sur une époque si peu connue de l'histoire de notre continent. Notre jeune pays ne peut encore se payer le luxe d'organiser des expéditions scientifiques de ce genre dans ces lointaines régions (1), et comme une telle œuvre est généralement au-dessus des moyens dont peut disposer un particulier, celui-ci ne peut tout au plus que se faire le simple rapporteur des travaux accomplis par ceux que des circonstances plus propices ont favorisés.

Disons, pour terminer, que M. Désiré Charnay, dans ses " ANCIENNES VILLES DU NOUVEAU MONDE," attribue la fondation de Copan aux Toltecs, vers le XI siècle de notre ère. Or, on sait que les Toltecs avaient un génie artistique très développé ; chez eux, les arts et l'industrie avaient pris un grand essor, et leur état avancé de civilisation est encore pour nous un sujet d'étonnement.

Après l'invasion de l'Anahuac par les Chichimèques (l'an 1008, d'après Ixtlilxochitl, auteur indigène), où les Toltecs avaient régné l'espace de 400 ans, un grand nombre d'entre eux émigrèrent vers le Sud et s'établirent dans le Tehuantepec et le Guatemala ; d'autres s'en

(1) On dit cependant que le pôle nord sera découvert par un Canadien, et je le crois.

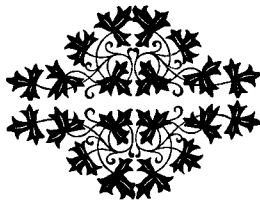
furent fonder des villes dans le Tabasco, le Campêche et le Yucatan, et c'est en comparant les ruines de ces dernières villes avec celles de Copan, que le célèbre explorateur conclut de l'identité des monuments à l'identité des fondateurs. Il est à remarquer, toutefois, que M. Charnay n'a pas vu lui-même les ruines de Copan, mais seulement les photographies de quelques-uns de ses édifices. Ces photographies étaient celles que Stephens avait prises sur les lieux, en 1840, et qu'il avait accompagnées d'une description.

De son côté, M. Gordon n'hésite pas à dire que le style architectural des édifices de Copan ne comporte pas un caractère unique, mais accuse des manières de faire différentes et diverses phases historiques, et comme il fait remarquer de plus que les textes hiéroglyphiques des ruines sont semblables à ceux que l'on voit, et là seulement, dans les vieux manuscrits des Mayas, nous sommes amenés à conclure que Copan doit sa fondation à ces derniers, et une partie de ses embellissements aux Toltecs qui vinrent s'y fixer à une date postérieure.

Copan fut probablement détruite dans une de ces guerres civiles qui paraissent avoir été assez fréquentes dans ces contrées à l'époque précédant la conquête.

Alph. Gagnon.

Québec, mars 1899.



CAUSERIE ANECDOTIQUE

DUMAS, PÈRE.

LES plus beaux jours de la vie de M. Saint-Marc Girardin, ceux qui laisseront un souvenir ineffaçable, se rapportent à son cours de poésie française à la Sorbonne. Il fut le dernier professeur qui ait possédé le don d'attirer deux mille auditeurs dans le grand amphithéâtre, où nul autre que lui n'eût pu se risquer sans rencontrer le désert ; il fut le seul qui ait eu le don de se faire applaudir par une jeunesse tumultueuse, sans jamais céder à ses caprices et en lui donnant parfois quelques vives leçons. C'est qu'il avait un charme incomparable pour tout dire, pour faire avaler comme miel les plus rudes vérités ; sa figure était franche, son regard ouvert et finement profond. Il se renversait dans sa chaire, de toute la hauteur de son vaste torse, avec une attitude fière et presque dédaigneuse, aussitôt corrigée par un mouvement familier de la main ou un pli souriant de la lèvre.

Un jour, en 1848, il venait de railler un peu caustiquement l'effervescence révolutionnaire qui se manifestait, en toute circonstance, parmi les jeunes citoyens des écoles.

On lui répondit par quelques murmures. . .

Sans se troubler, M. Saint-Marc Girardin sourit et reprit :

—Ma franchise vous choque, messieurs, laissez-moi au moins vous dire à vous tous, futurs magistrats, futurs avocats, futurs docteurs, futurs notaires, combien de temps durera votre fièvre actuelle. . . .

—Toujours ! toujours ! répondent plus de cinq cents voix. . . .

—Oh ! pas si longtemps que cela, riposte le professeur

de son ton le plus doucement malin : la date est facile à préciser . . . : cela durera, messieurs, jusqu'à votre mariage et tout au plus jusqu'au sevrage de votre second enfant !

Un long éclat de rire et des applaudissements unanimes accueillirent cette charmante boutade de l'éminent professeur.

Une autre fois, il critiquait les défauts littéraires du théâtre moderne, et il affectait de lire avec des intonations forcées une tirade emphatique d'Alexandre Dumas.

Le public battait des mains et riait à se tordre . . .

— Doucement ! messieurs, s'écrie M. Saint-Marc, ne riez pas tant ; car, ce soir peut-être, vous serez les premiers à aller applaudir cela !

Et le public, ainsi tancé, battait des mains de nouveau.

* * *

Arrêtons-nous un moment à cette figure de Dumas, père. Constatons que le châtiment de la mauvaise action que fut son œuvre, se poursuit comme l'avait prédit l'excellente revue le *Polybiblion*, quelques jours après sa mort.

“ Depuis l'époque où M. Dumas, disait-elle, quitta, peu à peu, le métier d'expéditionnaire pour prendre celui d'auteur, sa prodigieuse fécondité a entassé, au théâtre et dans le roman, tant et tant d'œuvres, où, à la vérité, il est à peu près impossible de distinguer ce qui lui appartient du bien d'autrui, que les énumérer serait une tâche non moins longue que fastidieuse. Les trois quarts, ou plutôt les neuf dixièmes, la presque totalité de cette masse imprimée est destinée à un juste oubli, ou même y est déjà tombée. M. Dumas a été puni par où il a péché ; il a exploité la littérature, comme on exploite une ferme ; la postérité se souviendra aussi peu de ses ouvrages que des produits consommés avant qu'elle soit venue au monde. Son nom demeurera dans l'histoire des lettres françaises. Encore ne sera-t-il jamais prononcé sans un sourire.

“ M. Dumas avait pourtant reçu de la Providence des dons merveilleux. Il aurait pu, en soignant la composition et le style, en mettant des jours et des mois où il mettait des heures, devenir un conteur, un romancier, un poète de premier ordre. Au théâtre notamment, pour lequel il était principalement doué, son talent, fécondé par le travail, serait devenu du génie. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand artiste. Mais il avait soif d'argent et de jouissance et il s'est gaspillé.”

* * *

Un des rêves extravagants de Dumas avait été d'introduire des animaux sur la scène du théâtre de la rue Richelieu.

Il a toujours été de règle absolue qu'aucune bête vivante ne doit paraître sur la première scène française. Il n'a jamais été fait qu'une exception à cette règle, c'est quand on joue les *Plaideurs* de Racine, les petits chiens,—ces petits chiens qui se conduisent d'une manière si répréhensible envers la robe de Georges Dandin—sont de vrais chiens, en chair et en os. Mais on les choisit si jeunes, si jeunes, que véritablement leur présence ne tire pas à conséquence.

Quant à des chiens parvenus à l'âge adulte, il n'en faut parler peu ou prou, pas plus que de vrais chevaux piaffant et hennissant, dans cette demeure où Pégase seul a le droit de figurer en peinture parmi les ornements du plafond.

Or Alexandre Dumas, père, s'était mis dans la tête que cette règle ne tiendrait pas devant lui, et, un jour, il commit l'imprudence d'en demander. Il faillit s'en repentir. On répétait son drame antique de *Caligula*.

—Il me semble, dit-il tout à coup au régisseur, que la porte du fond est un peu petite pour laisser passer les chevaux.

—Quels chevaux ? fit le régisseur en ouvrant de grands yeux.

—Eh bien!... les chevaux qui, dans la scène du triomphe, devront traîner le char de l'empereur Caligula.

Pour le coup, le régisseur avait compris : il devint blême, il devint rouge, il devint violet...

—Monsieur Dumas, murmura-t-il enfin d'une voix étranglée, ne parlez plus de cela. Jamais vous n'obtiendrez une pareille concession du Théâtre-Français ; — et, si des chevaux devaient mettre le pied ici, ils commenceraient d'abord par me passer sur le corps !

—Qu'ils vous passent sur le ventre ou sur le dos, cela m'est égal, riposta Dumas furieux : je veux des chevaux...

—Vous n'en aurez pas !

—J'en aurai !

—Monsieur Dumas, votre pièce ne sera pas jouée...

—Alors nous plaiderons... Un procès, vingt procès, s'il le faut....

Les deux adversaires en étaient là, se regardant comme deux tigres dans l'arène. Tout à coup le régisseur se frappant le front...

—Monsieur Dumas, si nous remplacions les chevaux par autre chose?...

—Et par quoi donc voulez-vous les remplacer ? — par des ânes?...

—Non,—par des femmes !

Dumas n'avait pas trouvé ce stratagème : le régisseur lui démontra que Caligula devant faire son entrée dans le costume d'Apollon, dieu-soleil, dieu du jour, il était tout simple qu'il fût traîné dans son char par les heures elles-mêmes.

On chercha donc douze robustes figurantes, qu'on revêtit de costumes mythologiques appropriés au rôle qu'on prétendait leur faire remplir ; Dumas écrivit des strophes qu'elles chantèrent à la louange de Caligula-soleil, et tout le monde fut satisfait.

Pour les chiens, Dumas ne put jamais en obtenir dans aucune de ses pièces, ni aux Français ni à l'Odéon. Ce fut

là un des gros chagrins de sa carrière dramatique, car il aimait les chiens avec une tendresse sans pareille ; il en avait toujours possédé, et il ne tarissait pas en histoires touchantes ou plaisantes, quand on le mettait sur le chapitre de ses bons amis à quatre pattes.

* * *

La direction de l'Odéon, qui s'était toujours montrée inflexible envers Dumas vivant, devait céder sur ce point à Dumas mort. Quelques années après son décès, en 1874, on y jouait, pour la première fois à Paris, la *Jeunesse de Louis XIV*, et une meute composée d'une trentaine de chiens figurait au deuxième acte.

Il fallait entendre les lamentations du concierge de l'Odéon, un vétérân à cheveux blancs et à culotte de velours, qui avait vu naître et mourir, en sa vie, quelques centaines de tragédies. Il se confinait prudemment dans sa loge, lorsqu'arrivaient ces acteurs d'un nouveau genre, conduits par trois ou quatre gamins armés de fouets. Quand toute la bande s'était engouffrée dans le petit escalier qui mène de la galerie extérieure au foyer des artistes, il s'avancait sur le seuil de la porte, poussait un soupir bruyant, avec ces mots désolés : " Faut-il que j'aie assez vécu pour voir cela au second Théâtre-Français ! "

Ni les lamentations du vieux don Diègne, ni la fureur du vieil Horace, n'ont plus de sombre solennité que n'en avait l'exclamation de ce brave portier ! C'était un homme froissé dans son honneur, atteint dans ses convictions, insulté dans sa propre demeure... Des chiens sur une scène où l'on joue Corneille, Racine et Molière ! des aboiements là où l'on n'a jamais entendu que le rythme des alexandrins pompeux ou d'une prose classique !—il y avait vraiment de quoi courber la tête, et le bonhomme essayait une larme avec son grand mouchoir de coton à carreaux rouges et bleus. Il ne devait pas survivre longtemps à cette humiliation.

* * *

L'Église a sagement mis à l'Index tous les romans des deux Dumas, ce qui n'a pas peu contribué à hâter l'oubli dans lequel sont tombés ces œuvres indigestes, qui, d'ailleurs, ont pâli et perdu de leur sel devant la pâture pornographique offerte, à la même classe de lecteurs, par Zola et consorts.

Autrefois cependant la plume d'Alexandre Dumas, père, comme la baguette d'un magicien, avait eu le don de faire sortir des palais de la terre. En ce temps-là, sur les coteaux de Saint-Germain, il s'était fait construire une demeure fantaisiste et vraiment royale, à laquelle il avait donné le nom de *Monte-Cristo*. Avec cet orgueil exubérant et naïf, qui était un des traits distinctifs de son caractère, il avait pris soin de faire graver le titre de ses innombrables ouvrages sur chacune des pierres de la tour gothique qui est le principal ornement de ce palais.

Cette tour, située dans une petite île, était la retraite favorite de l'écrivain : c'est là qu'il se renfermait pour travailler. Tout au sommet de la tour, il s'était fait construire un cabinet juste assez large pour contenir une table et une chaise : il n'avait qu'à tourner un bouton de cuivre, placé auprès de son pupitre, pour faire relever un petit pont-levis qui mettait l'île en communication avec les jardins : ainsi, il se trouvait isolé du reste du monde, et il passait deux ou trois jours de suite, acharné à la besogne, sans souci des visiteurs, des imposteurs... et des créanciers.

La précaution n'était pas inutile ; car la maison de l'auteur des *Mousquetaires* était ouverte à tout venant, et chacun pouvait s'y installer en maître : à *Monte-Cristo* affluaient sans façon les amis de Dumas, leurs amis et les amis de leurs amis.

Un matin, son cuisinier lui demandait : " Combien monsieur aura-t-il de personnes à dîner ce soir ?...—J'en ai invité huit : prépare-toi pour trente."

Tout le reste était à l'avenant : Dumas eut la fantaisie d'avoir à Monte-Cristo une chambre à coucher ornée dans le style mauresque : il ne s'agissait que de trouver des ouvriers : rien de plus simple... on les fit venir de Tunis ! on venait voir de vingt lieues à la ronde les deux Tunisiens et le nègre de Dumas.

Les choses allèrent si bon train, qu'un jour les papiers timbrés de l'huissier prirent le dessus sur les pages imprimées du romancier : il fallut dire adieu à la tour gothique, à la chambre arabe, à la salle hospitalière qui avait réuni tant de convives, et *Monte-Cristo* fut vendu prosaïquement *au plus offrant et dernier enchérisseur*.

Pendant plusieurs années après que Dumas eut quitté cette belle propriété, elle passa de mains en mains sans que personne pût s'y fixer. En juillet 1872, dernière vente dont j'eus connaissance, elle ne put même pas trouver d'acquéreur. Un riche banquier venu, disait-on, avec l'intention d'acheter, ne put s'y décider, faisant la réflexion que "l'on doit craindre de faire des dettes là-dedans."

Une autre raison, c'est que pendant longtemps, jamais un propriétaire ne put se bercer de l'illusion d'y être chez lui. Il avait beau avoir le titre le plus parfait, il n'était qu'un intrus, que pourchassait jour et nuit l'ombre du romancier. Les passants disaient toujours : voici la maison d'Alexandre Dumas, et à tout moment des bandes d'Anglais ou d'Américains venaient sonner à la grille du jardin, disant : *Can we visit Dumas's house ?*

* * *

N'allons pas croire que la perte de Monte-Cristo rendit Dumas plus sage, il va se charger de nous donner la preuve du contraire. Un jour qu'il trottait en fiacre à travers Paris, une de ces fantaisies étranges, subites comme il lui en prenait parfois, traverse son cerveau. Avait-il réellement besoin de vingt francs ? voulait-il

plutôt s'amuser ?... Il fait arrêter sa voiture devant la maison où demeurait Porcher, le célèbre chef de claque, organisateur de cette administration qui loue à tant par soirée les mains ou *battoirs* d'un certain nombre d'*applaudisseurs*, chargés de préparer, d'accentuer, de *chauffer* en un mot le succès des pièces de théâtre. Alexandre Dumas et Porcher étaient de vieilles connaissances.

— Mon cher Porcher, dit Dumas en entrant chez le chef de claque, je vais dans le monde ce soir ; prête-moi donc un louis pour acheter une chemise brodée.

— Le voilà, monsieur Dumas, répond Porcher en présentant la pièce d'or.

Alexandre Dumas remercie et se retire. En passant par la salle à manger, il aperçoit un magnifique bocal de cornichons posé sur le buffet.

— Porcher, dit-il, fais-moi cadeau de tes cornichons : j'en raffole....

— Volontiers, répond Porcher.

Dumas prend le bocal et le met sous son bras.

— Non pas, fait Porcher en appelant sa cuisinière : Marie, portez ces cornichons jusqu'à la voiture de M. Alexandre Dumas.

On descend ; une fois dans la voiture, Dumas reçoit le bocal des mains de Marie, et, l'appelant au moment où elle salue pour s'éloigner :

— Tenez, ma bonne, voilà pour votre peine.

Et il lui met dans la main les vingt francs qu'il venait d'emprunter de son maître.

* * *

Lorsqu'en septembre 1871 on fit au boulevard Malesherbes, dans le dernier domicile d'Alexandre Dumas, qui en a eu plus que le Juif-Errant, la vente posthume de l'auteur des *Mousquetaires*, il restait peu de chose à offrir aux enchères. De tant de souvenirs, de tant de

belles choses qu'on voyait autour de lui aux jours de ses splendeurs, il restait à peine quelques objets d'art : un panneau d'Eugène Delacroix, un bronze de Barye, une assez riche collection d'armes de tous les pays.

Pour corser un peu cette vente assez maigre, qui n'a guère produit plus de trois mille deux cents piastres — ô décadence de Monte-Cristo ! — il avait été question de mettre aux enchères la plume de l'illustre romancier, qui depuis longtemps, hélas ! n'écrivait plus de chefs-d'œuvre. On espérait qu'il se trouverait un amateur, — l'Anglais classique, — pour payer cette relique mille écus. Mais Alexandre Dumas avait usé plus de plumes que Voltaire n'avait usé de cannes, — et l'on sait qu'il y a longtemps qu'on a vendu à Ferney la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième du *patriarche*, toujours comme la seule et unique : — au moment où l'on s'apprêtait à cataloguer cet instrument, trouvé derrière une malle, le valet de chambre du défunt l'a revendiqué comme sa propriété.

A cette vente un poignard de Garibaldi s'est donné pour 43 francs : ô instabilité des gloires de ce monde ! le couteau de cuisine du baron Brisse eût rapporté plus que cela !

*
* *

La gravure de M. Breton nous donne une idée bien juste du romancier qui nous occupe. Une tête africaine couronnée de cheveux crépus, des lèvres grosses, voilà l'individu ; la main conduisant une plume, des volumes à terre, — sur l'un desquels on lit tome 27998, — un panier rempli de papiers, un énorme encrier sur la table, dans lequel sont versés sans interruption des flots d'encre, et cette encre coulant par le bec de la plume sur le papier, toujours, toujours, toujours... : voilà l'écrivain. Oui, c'est bien l'écrivain qui, au dire de M. Paulin

Limayrac, composait,—pas seul, il est vrai, mais sous son couvert,—un quart de volume par jour ou quatre-vingt-onze volumes par année.



C'est de ce tonneau que sont sortis les huit volumes des *Trois Mousquetaires*, les dix de *Vingt ans après*, les douze du *Vicomte de Bragelone*, comme aussi, les douze de *Monte-Cristo*. Au bout de l'année cette encre avait produit 200,000 francs. Cela payait mieux que de planter des choux, c'était infiniment plus malfaisant pour ceux qui s'en nourrissaient.

* * *

Après soixante-huit ans d'une vie passée dans l'oubli de Dieu, Dumas, plus heureux que Daudet, eut le temps de se souvenir qu'il avait une âme à sauver, et sa fille, Melle Marie Dumas, put écrire à Louis Veillot : " Mon bien-aimé père est mort lundi 5 décembre 1870, à Dieppe, muni des sacrements de l'Église. Répétez-le très haut avec moi. Dieu m'a fait une grâce infinie. Priez pour celui qui s'est doucement endormi dans le Seigneur. Louez Dieu de ce grand exemple."

*
* *

M. Arthur Desjardins, de l'Institut, dans une conférence faite pour la ligue contre l'athéisme et reproduite dans la *Quinzaine* du 1er décembre 1876, s'efforce de prouver,—et le fait victorieusement, croyons-nous,—que les sujets religieux ne sont pas déplacés et peuvent réussir au théâtre. Parmi les pièces qui eurent du succès et qu'il cite à l'appui de sa thèse, se trouve le drame de *Caligula*. Il est du nombre des *rari nantes in gurgite vasto* qui pourront survivre à l'oubli de l'œuvre néfaste de Dumas. Arrêtons-nous-y un moment et donnons la parole à M. Desjardins : “ Dumas fit représenter, le 26 décembre 1837, au Théâtre-Français, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Caligula*. “ Il y a cinq ans, écrivait-il le 30 décembre, que l'idée de cette tragédie m'est venue, et, depuis cinq ans, il ne s'est point passé un seul jour sans que je m'en occupasse.” Or on sait qu'Alexandre Dumas, père, travaillait très vite et se glorifiait lui-même d'expédier en quelques semaines une besogne que toute l'Académie française n'aurait pas achevée en un an. Par quel hasard s'attardait-il à ce point dans la méditation de cette œuvre dramatique ? quel intérêt captivait sa pensée ?

Ce n'était pas, à coup sûr, la figure de Caligula qui l'avait fasciné. Sans doute, la chute et la mort de cet empereur, préparées par Messaline, formaient l'objet apparent du drame. Mais tout le monde aurait pu raconter, en l'adaptant plus ou moins habilement aux exigences du théâtre, ce fragment de l'histoire romaine. Ce qui faisait l'originalité, le charme, l'attrait de l'œuvre nouvelle, c'est que l'auteur avait entrepris de rattacher au sombre épisode de la conjuration un tableau d'une grande beauté : le premier martyr qui eût ensanglanté la Rome païenne, celui d'une vierge chrétienne immolée par Caligula.

Quelques critiques firent des réserves. Dumas leur reprocha, dans sa préface, d'avoir examiné les vases et les chandeliers de l'autel sans "ouvrir le tabernacle." Il se louait grandement du public, au contraire, et des vieillards ayant assisté jadis aux premières représentations m'ont affirmé que le public avait en effet accueilli cette noble tentative avec une faveur marquée. Le public, à mon humble avis, ne s'était pas trompé.

Jugez-en vous-mêmes : nous allons ouvrir le tabernacle.

Stella, la vierge chrétienne, raconte à sa mère Junia l'histoire de sa conversion : elle errait dans la campagne sur les bords de la mer qui baigne la Provence.

Voilà

Que je vois s'avancer, sans pilote et sans rames,
 Une barque portant deux hommes et deux femmes,
 Et, spectacle inouï qui me ravit encor,
 Tous quatre avaient au front une auréole d'or...
 Tous quatre, ils arrivaient du fond de la Syrie :
 Un édit les avait bannis de leur patrie.
 Et, se faisant bourreaux, des hommes irrités,
 Sans avirons, sans eau, sans pain et garrottés,
 Sur une frêle barque échouée au rivage,
 Les avaient à la mer poussés dans un orage.
 Mais à peine l'esquif eut-il touché les flots
 Qu'au cantique chanté par les saints matelots,
 L'ouragan replia ses ailes frémissantes,
 Que la mer aplanit ses vagues mugissantes,
 Et qu'un soleil plus pur, reparaissant aux cieus,
 Enveloppa l'esquif d'un cercle radieux !...

JUNIA

Mais c'était un prodige.

STELLA

Un miracle, ma mère !

Ce dernier vers était bien simple : mais il renfermait en deux mots l'antithèse du paganisme et du christianisme : il souleva, m'a-t-on dit, de longs applaudissements.

Après quoi, Stella poursuit son récit : le débarquement de Lazare, de Maximin, de Marthe et de Madeleine sur la côte provençale, la vie de Madeleine, la résurrection

de Lazare par le Christ. A cette phase du dialogue, Junia s'écrie : " Sans doute on éleva des autels à cet homme." Stella reprend :

Ma mère, il fut traîné chez le préteur de Rome ;
 Car il disait tout haut que le faible et le fort
 Sont égaux devant Dieu comme devant la mort ;
 Et, lorsqu'il ne pouvait, par d'ouvertes paroles,
 Exprimer sa pensée, alors ses paraboles
 Poursuivaient les puissants... Les puissants eurent peur !
 Ils dirent que c'était un prophète trompeur !
 Sa mort fut résolue et, sur leur insistance,
 Un juge se trouva qui rendit la sentence.
 Mais aux regards des Juifs, au Calvaire assemblés,
 Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,
 Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,
 Ma mère ! ils étendaient ses deux mains sur le monde.

Les applaudissements redoublèrent.

Mais le chef-d'œuvre est la grande scène du quatrième acte entre la jeune Romaine et son fiancé le Gaulois Aquila, arbitrairement arrêté par les satellites de l'empereur, qu'on va bientôt envoyer au supplice. Aquila, païen, demande à la chrétienne de transformer son amour virginal en un amour d'épouse ; Stella résiste. Non seulement elle résiste, mais elle fascine celui qui l'aime et lui persuade d'embrasser sa croyance ; dialogue étrange, extraordinaire, dans lequel le païen se laisse subjugué par la foi parce qu'il est envahi par l'amour. Aquila cède donc encore ; il veut, il croit ce que Stella veut et croit ; il aspire à tomber sous le même coup et à s'ensevelir dans la même tombe. Stella se redresse sous l'aveu suprême d'un amour sans bornes où elle lit une profession de foi :

STELLA

Eh bien donc, puisqu'il plaît au Seigneur, qui m'envoie,
 De te conduire au ciel, ami, par cette voie,
 Et que la pauvre femme, à qui son jour à lui,
 Néophyte d'hier, est apôtre aujourd'hui ;
 Puisque, pour enseigner la sublime croyance,
 L'intention suffit où manque la science ;
 Puisqu'il daigne abaisser son œil divin sur nous,
 Je vais t'interroger.

AQUILA

Je t'écoute.

STELLA

A genoux.

Crois-tu que de mon Dieu la puissance féconde
Ait par sa volonté du néant fait le monde ?

AQUILA

Oui.

STELLA

Crois-tu que le Christ, Sauveur prédestiné,
Congu de l'Esprit-Saint, d'une Vierge soit né ?

AQUILA

Oui.

STELLA

Crois-tu que, versé par sa mort volontaire,
Son sang ait racheté les crimes de la terre ?
Et crois-tu que, pour nous étendu sur la croix,
Il souffrit et mourut ?... Le crois-tu ?

AQUILA

Je le crois.

STELLA

C'est bien, fils exilé de la céleste enceinte,
Je te baptise au nom de la Trinité sainte.
Fermé par l'ignorance et rouvert par la foi,
Chrétien, le ciel t'attend.

(*Voyant la porte s'ouvrir et César qui paraît.*)

Martyr, relève-toi !

Dumas explique lui-même, dans la préface que j'ai citée, le puissant intérêt qui s'attachait, même en 1837, à cette tragédie.

J'ai voulu prendre et peindre à son début, a-t-il dit, la lutte du paganisme mourant contre la foi naissante. Quel sujet de drame, messieurs ! Oui, d'un côté, cette immense capitale peuplée de cinq millions d'habitants, avec son immense jardin qui s'étendait du Vésuve au mont Genève, son voluptueux gynécée de Baïa, ses deux inépuisables greniers : la Sicile et l'Égypte, avec sa prodigieuse centralisation d'hommes, d'or et de science, son luxe insensé, sa corruption monstrueuse ; de l'autre, l'esquif sans pilote et sans rames qui conduit deux hommes et deux femmes aux rives méditerranéennes. Les victorieux, les conquérants, les nouveaux maîtres du

monde ne sont pas dans la ville géante, mais sur la pauvre barque abandonnée aux vents et aux flots de la mer.

C'est alors, poursuit Dumas, que Dieu, voulant saper à la fois cette forteresse d'iniquités par la tête et par la base, envoya la folie aux empereurs et la foi aux esclaves. Au moment même où Caligula épousait et divinisait sa sœur Drusilla, punissait les Romains de ne pas la pleurer quand elle fut morte, parce qu'elle était morte, et de la pleurer parce qu'elle était déesse, forçait les pères d'assister au supplice de leurs fils, mandait les consuls pour chanter en leur présence, embrassait en pleine scène le pantomime Monester, et faisait fouetter les spectateurs qui avaient troublé par un mot de conversation les gambades de ce danseur, obligeait les sénateurs à baiser son pied gauche et mettait son cheval Incitatus au nombre des pontifes ; au milieu de ces hontes, de ces cris et de ces râles, des vieillards s'avancent portant la croix et l'Évangile, et les déshérités, les désespérés se jettent dans leurs bras. Un immense espoir a traversé l'humanité. Dieu refait un nouveau monde avec les débris de l'ancien.

C'est pourquoi Dumas remercia les Parisiens de 1837
“ d'avoir compris instinctivement qu'il y avait sous
“ l'enveloppe visible de son drame une chose mystérieuse
“ et sainte.”

* * *

Alexandre Dumas était fils du général mulâtre Davy de la Pailleterie Dumas, homme d'une nature ardente, exubérante, prodigieuse par certains côtés et ayant quelque chose des hyperboliques allures de son fils : l'extraordinaire puissance que celui-ci montrait dans les tours de force de l'esprit, le général Dumas la déployait dans les tours de force physique. Je termine par deux anecdotes à ce sujet.

Un peu avant la révolution, le général Dumas était simple soldat dans un régiment de cavalerie, et il se plaisait à étonner ses camarades en leur donnant le spectacle de sa vigueur. Au manège, il croisait ses deux jambes sous le poitrail de son cheval, puis se cramponnant des deux mains à un soliveau du plafond, il soulevait de terre sa monture et la maintenait ainsi suspendue pendant deux ou trois minutes.

Plus tard, quand il eut conquis sur les champs de bataille de la République ses épaulettes à gros grains, il ne renonça pas à sa passion pour les tours de force.

Un jour au bivouac, il vit un de ses soldats qui, au milieu d'un groupe nombreux, s'amusait à tenir à bras tendu un fusil, dans le canon duquel il avait enfoncé son doigt. Tout à coup, s'approchant du soldat : " Est-ce là tout ce que tu sais faire, mon pauvre garçon ? Tiens, voici qui est mieux..." Et, prenant dans un faisceau cinq fusils, il les planta en éventail sur chacun de ses doigts, puis étendit le bras dans toute sa longueur.

Le soldat déclara de bonne grâce que son général l'avait vaincu.

G. Leqlaneur.



SAINT YVES

AVOCAT DES PAUVRES ET PATRON DES AVOCATS.



MARTHUR DESJARDINS, de l'Institut, nous a donné dans la *Quinzaine* une très intéressante étude sur saint Yves. Ce saint étant peu connu au Canada, nous croyons être agréable à nos lecteurs en résumant pour eux les principaux traits de sa vie.

Yves Haclori naquit en 1253, au manoir de Kermartin, à une demi-lieue de Tréguier, ville jadis importante, aujourd'hui simple chef-lieu de canton dans les Côtes-du-Nord, en Bretagne, France. Il fit ses études à l'Université de Paris et son cours de droit à Orléans et devint un jurisconsulte distingué. Dans les dernières années de sa vie, il couchait tout chaussé, tout vêtu, sur un peu de paille, plaçant sous sa tête le *Décret de Gratien*, ce grand traité de droit canonique dont la vogue fut si extraordinaire à partir du XII^e siècle et qui fut encore édité trente-neuf fois au XV^e : c'était un lourd manuscrit in-folio sur parchemin, véritable oreiller d'ascète, mais aussi de parfait jurisconsulte.

De retour en Bretagne en 1280, il séjourna quatre ans à Rennes comme *official* de l'archidiacre Maurice (1).

(1) Au XIII^e siècle, la justice ecclésiastique, soutenue et développée par la faveur populaire, avait une compétence très étendue, statuant sur les causes civiles et criminelles, tantôt à l'exclusion de la justice ordinaire, tantôt en concurrence avec elle. Le juge de droit commun était l'évêque, qui avait d'abord rendu la justice en personne, mais qui, surchargé d'affaires, se faisait, à cette époque, suppléer. Son suppléant fut d'abord l'archidiacre ; mais, comme les archidiacres avaient quelquefois profité de cette suppléance pour la transformer à leur profit en un droit de juridiction propre, les évêques avaient pris, depuis le dernier tiers du XIII^e siècle, l'habitude de faire tenir leur cour par un délégué spécial, qui n'avait point de pouvoir propre dans leur église, et qu'on nomma l'*official*.

Dans l'année 1284, il devint official de l'évêque de Tréguier, en même temps que prêtre et recteur de Tredrez. En 1292, il quitta la cure de Tredrez pour celle de Louannec, qu'il occupa jusqu'en 1303, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort. Il avait résigné ses fonctions d'official entre les années 1298 et 1300.

Ces vingt années de magistrature ecclésiastique laissèrent dans l'esprit des populations bretonnes une trace ineffaçable. Saint Yves est communément appelé le patron des avocats ; mais les gens de justice de tout ordre l'ont invoqué comme un protecteur. C'est ainsi, par exemple, qu'en Franche-Comté le parlement de Dôle, devant le barreau, fonda dès l'an 1522 une messe en son honneur et dota le chapelain chargé de la célébrer : exemple suivi en 1523 par les avocats, en 1579 par les procureurs de Dôle.

Il faut lire les dépositions des témoins entendus dans l'enquête de canonisation (on n'en entendit pas moins de deux cent quarante-trois) : “ Nous l'avons suivi, disent-ils, “ dans ses fonctions d'official à Rennes et à Tréguier : il “ s'y comportait en homme intègre, rendant à chacun “ prompte justice sans acception de personnes. Il affectait “ à de larges aumônes le tiers des droits de sceau qu'il “ percevait à l'occasion de sa charge. Il faisait, en “ général, de grands efforts pour réconcilier les plaideurs “ et leur persuadait, en effet, de se réconcilier.” On a toujours, chacun le sait, vingt-quatre heures pour maudire ses juges ; mais, chose incroyable et qui suffirait dans tous les siècles à faire canoniser un juge ! jamais plaideur ne se plaignit d'une sentence rendue par saint Yves. Il écoutait plus volontiers le pauvre et le faible que le riche et le puissant. Le saint venait en aide au magistrat. Un certain Geofroi de l'Isle, marié à une veuve, plaidait, de concert avec sa femme, contre les deux fils qu'elle avait eus du premier mari : un matin, au cours

du procès, Yves rencontre les quatre plaideurs dans la cathédrale de Tréguier et les presse de transiger, mais sans pouvoir convaincre les époux Geoffroi : "Attendez au moins que je dise ma messe, dit l'official à bout d'arguments : "je vais demander pour vous l'esprit de paix." La messe était à peine terminée que les récalcitrants l'apostrophent : "Réglez notre procès, s'écrient-ils, comme vous voudrez."

Comme official, saint Yves avait un costume. L'évêque de Tréguier lui donnait deux fois par an une grande pièce de drap bleu dans laquelle on devait tailler une cotte, un surcot, un surtout appelé housse et un chaperon avec des fourrures. Mais le semestre ne s'écoulait pas sans que le juge, peu soucieux du cérémonial, fût hors d'état de se montrer en public avec ces beaux vêtements. Tantôt il partageait ses fourrures entre les pauvres ; tantôt, n'ayant plus d'argent au logis, il mettait son capuchon en gage afin de leur acheter du pain ; un jour, ayant visité l'hôpital de Tréguier, il remit aux plus indigents son surcot, son épitoge, même ses bottes et s'en alla pieds nus. Une autre fois, ayant rencontré un pauvre homme à peu près nu et transi par le froid : "Viens chez moi, lui dit-il, et je te ferai donner du pain.—Je ne saurais manger, répondit ce malheureux ; mais je vais mourir de froid." Yves le vêtit immédiatement de sa propre tunique et, rentrant au logis, envoya quérir à Tréguier trois aunes de bure grossière ; tel fut désormais son costume unique. Il ne figura donc point parmi ces magistrats dont, s'il faut croire La Fontaine, on salue la robe : le peuple s'attachait plus que jamais à ses pas et fit cortège au magistrat mal vêtu.

L'official de Tréguier, longtemps après sa mort, continua de personnifier aux yeux des Bretons, la parfaite intégrité de la justice humaine. Cette justice s'incarna, tout au moins depuis 1537, dans un groupe célèbre : *saint*

Yves entre le riche et le pauvre, peint d'abord à Moncontour sur un vitrail admirable, reproduit par la sculpture quelques années plus tard dans l'église de Minihi. L'imagination populaire s'empara de ce symbole et le transporta jusqu'aux extrémités de la France. Par exemple, une statue en bois représentant le bienheureux assis entre le riche, qui lui offre sa bourse pleine, et le pauvre, dont il reçoit un placet, fut érigée dans la chapelle de Durnes en Franche-Comté : au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle, cette chapelle était fréquentée par un grand nombre de pèlerins. On aperçoit encore à Dôle, dans l'ancienne église des Cordeliers, des débris du même groupe encastés dans un mur : outre le riche et le pauvre à gauche et à droite, un orphelin s'agenouillait aux pieds de saint Yves.

Ces marques de respect me frappent et m'émeuvent. Elles impliquent sans doute un certain état d'esprit particulier au *xiii^e* siècle. Le peuple, ainsi que l'attestent les prélats dans la célèbre dispute de Vincennes où, devant Philippe de Valois, on discuta les droits respectifs des diverses juridictions, avait une préférence marquée pour les tribunaux ecclésiastiques, ne croyant pas que les ministres de celui qui avait dit : *Querite primum justitiam*, pussent faillir dans l'administration de la justice. Mais, en vérité, notre histoire judiciaire a de singulières vicissitudes. J'entends en même temps que l'écho lointain de ces hommages, celui des pamphlets et des libelles qui ébranlèrent la magistrature de la monarchie dans la seconde moitié du *xviii^e*, puis le bruit des imprécations dirigées contre les juges élus, après la révolution de 1789, par leurs propres électeurs ; enfin je songe au temps présent où s'apprêtent de nouvelles ruines. Quel contraste ! Quel magistrat, marchât-il sur les traces de ce Breton, pourrait, du moins en France, obtenir désormais un témoignage incontesté de la confiance populaire ?

Heureux les juges assez irréprochables pour l'avoir obtenue ! plus heureux les peuples assez droits et assez sages pour croire à la justice quand il faut y croire !

Mais saint Yves est, avant tout, le patron des avocats. Cette séquence a fait le tour du monde :

*Sanctus Yvo
Erat Brito,
Advocatus et non latro,
Res miranda populo !*

Hâtons-nous d'ajouter que cette prose rimée, très peu polie pour l'ancien barreau, n'appartient pas à l'office du bienheureux tel qu'on l'a publié en 1887, d'après l'ancien bréviaire de Tréguier. Mais on peut encore la déchiffrer, paraît-il, sur les murs de quelques églises bretonnes. M. Arthur du Blois de la Villerabel écrivait en 1889 : " Le " vieux porche de Saint-Hervé, ancienne trêve de Loudéac, " au diocèse de Saint-Brieuc, offre les traces de cette " inscription peinte sur les parois de la muraille et décou- " verte, il y a peu d'années, sous une couche de badigeon."

Les attributions du juge et de l'avocat n'étaient pas séparées au moyen âge comme dans les temps modernes. Un official pouvait plaider, sans manquer à son devoir et sans déroger à l'usage, là où il ne jugeait pas. C'est ainsi qu'Yves put être à la fois, pendant un assez grand nombre d'années, un bon magistrat et un avocat célèbre. Sa réputation s'étendit au loin, car il allait parfois, dans l'ardeur de son zèle, suivre ses causes devant les juridictions d'appel, à Tours et à Paris.

Il n'est pas difficile de reconstituer, à l'aide des procès-verbaux que j'ai déjà cités, cette imposante figure.

Yves, disent plusieurs témoins de l'enquête, était si miséricordieux qu'il postulait *gratis* pour les pauvres, les veuves, les orphelins et tous les misérables. Il allait jusqu'à leur offrir de les défendre ! Aussi l'avait-on

universellement nommé "l'avocat des pauvres." Non seulement il plaidait, mais il rédigeait leurs mémoires et se chargeait de toutes les écritures sans accepter la moindre rétribution : il voulait même persuader aux "notaires" ou greffiers "d'imiter son propre désintéressement." On le voit défendre tantôt la veuve Levenitz, de Pémerit, contre un usurier qui lui dispute la possession d'un *courtil*, tantôt le pauvre Corstricin contre un homme riche et puissant, tantôt un obscur et chétif personnage contre un redoutable homme d'épée. Il excite parfois le courroux et suscite les récriminations violentes de ses adversaires, par exemple dans un procès qu'il soutint pour la veuve Alice Amon, de Tréguier, contre un certain *Prigencius*, de Ploysal. Ce plaideur irascible l'appela truand et coquin ; Yves lui répondit en souriant : " Ne m'injuriez-vous point parce que j'ai raison ?"

C'était patience et non pusillanimité. Saint Yves avait du courage. Par exemple, il sut opposer une résistance morale et matérielle aux agents du fisc royal qui voulaient percevoir un impôt, illégal à ses yeux, dans le diocèse de Tréguier. Un de ces agents emmenait un cheval, valant à peu près quarante livres, qu'il avait saisi dans le palais épiscopal : Yves alla prendre ce cheval par la bride, l'arracha des mains du ravisseur, et le ramena lui-même au logis.

Yves, par amour de la justice, était capable d'entrer en lutte, même avec des gens d'église. C'est ainsi qu'il prit parti pour un paroissien de Tredrez, nommé Ricard le Brouz, contre un abbé du diocèse de Léon. Ce paroissien l'avait conjuré de venir à son secours, car il était sans ressources et ne pouvait pas résister au seigneur ecclésiastique qui voulait lui prendre son champ. Le bienheureux, pour dissiper ses propres scrupules, usa d'un moyen qui semblerait, de nos jours, assez périlleux : il exigea de son client qu'il affirmât son bon droit sous

la foi du serment. Après avoir reçu ce serment, il engagea la bataille avec ardeur et finit par la gagner.

Mais la gaieté ne perd jamais ses droits sur le sol de la Gaule ni, par conséquent, en Bretagne. Yves une fois mort, personne ne pouvait douter qu'il allât droit au paradis. Cependant des malins qui, sans nul doute, avaient eu maille à partir avec les gens de loi, imaginèrent une singulière historiette. Au moment où notre homme venait de franchir le seuil, saint Pierre faisait sa ronde. Or ce portier scrupuleux, qui n'avait vu jamais un accouplement d'avocat au bienheureux séjour, voulut pousser dehors l'avocat breton. Me Yves lui représenta qu'il fallait observer, même au paradis, les formes de la procédure, et qu'il ne pouvait pas déguerpier tant qu'un exploit ne lui aurait pas été notifié par un sergent (sachant d'avance, poursuit la légende, que pareilles gens ne se pourraient rencontrer céans). Aussi saint Pierre, après avoir fouillé tous les coins et recoins du paradis, revint bredouille et dut se résigner à laisser le patron des avocats à la place qu'il avait si bien gagnée.

On n'en douta pas un instant soit en Bretagne, soit dans les autres parties du royaume.

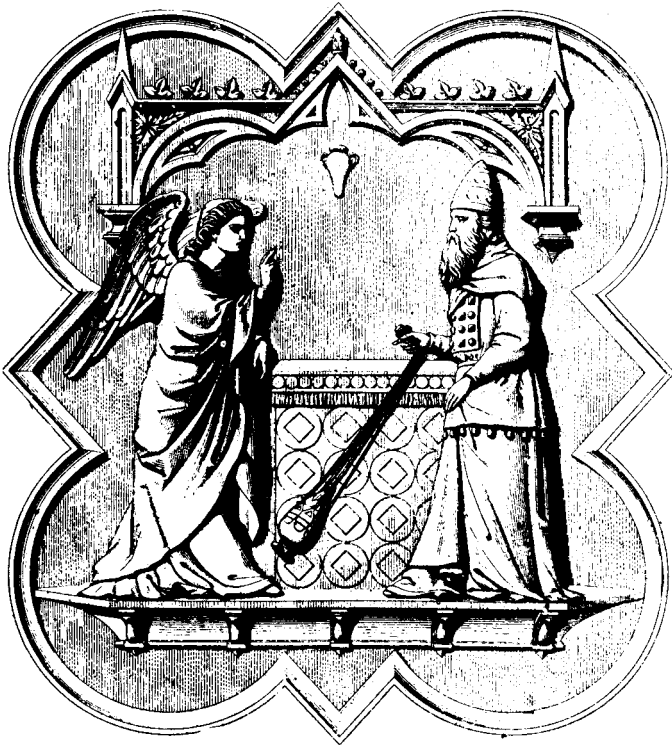
En Bretagne, le duc Jean VI éleva, dans la première moitié du xv^e siècle, un mausolée au bienheureux. Les pèlerins affluèrent. Un des plus illustres fut le duc de Guienne, frère de Louis XI, qui vint passer dans ce tombeau la nuit du 3 au 4 mars 1469. Une chapelle fut bâtie à Kerfort. Une autre, celle de *Saint-Yves la Vérité*, fut construite au xvii^e siècle dans un quartier de Tréguier. Celle-ci devint le théâtre d'un pèlerinage superstitieux, maintes fois proscrit par le clergé breton : les gens auxquels on avait manqué de parole croyaient y obtenir à bref délai la mort du parjure en faisant sept fois le tour de l'édifice après avoir allumé un cierge. Si cette façon d'honorer le bienheureux tombe heureusement en désué-

tude, on retrouve en cent autres lieux la trace de ses pas. Ici *les pierres de Saint-Yves*, là *le pont de Saint-Yves*, plus loin *la fontaine de Saint-Yves*, *le lit de Saint-Yves* (c'est ainsi qu'on désigne un dolmen de Louannec, sur la route de Barrach à Lannion). Le mausolée de Jean VI avait été détruit en 1794 par le bataillon du district d'Étampes : il vient d'être reconstruit aux frais des catholiques bretons sur l'initiative de Mgr Bouché, évêque de Saint-Brieuc, secondé par une commission qui comptait parmi ses membres, outre mes confrères de l'Institut, MM. de la Villemarqué et de la Borderie, M. Dorange, bâtonnier de Rennes, M. Bienvenue, bâtonnier de Saint-Brieuc, M. Ménard, bâtonnier de Nantes, dignes rejetons d'un tel ancêtre.

A Paris, une confrérie de Saint-Yves se fonde en 1348, au lendemain de la canonisation. C'est elle qui bâtit la chapelle du Clos-Bruneau, aux lambris de laquelle avocats, procureurs et plaideurs suspendirent en *ex-voto* pendant plusieurs siècles des liasses de procès comme on devait suspendre dans d'autres temples les drapeaux conquis sur des champs de bataille. En France et hors de France, beaucoup de grandes villes : Orléans, Angers, Chartres, Évreux, Gand, Anvers, Louvain, Malines, Naples, Rome, Pérouse, etc., rivalisèrent avec Nantes, Rennes et les autres cités bretonnes pour ériger des églises, des autels, des statues au patron des avocats et pour donner son nom à leurs hôpitaux, à leurs rues, à leurs places publiques. On sait déjà que sa mémoire fut particulièrement vénérée en Franche-Comté. A Rome, auprès du *Saint-Louis des Français*, s'éleva le sanctuaire de *Saint-Yves des Bretons*, richement doté soit par les ducs, soit par des familles bretonnes, " et qui, " ruiné par les siècles, renaît, en ce moment même, à la " grande joie de toute la Bretagne."

Enfin les jurisconsultes auraient rendu, s'il faut en

croire les chroniqueurs, le plus rare et le plus touchant hommage à saint Yves lorsqu'ils écrivirent la " très ancienne " coutume de Bretagne. On assure que, en rédigeant l'article 267 de cette coutume, ainsi conçu : " Tous chrestiens doibvent ayder les ungs aux aultres en nécessitez et qui ne ayderoient en pourroient périller, et seroit péché," ils se bornèrent à reproduire une phrase souvent prononcée par le bienheureux. Pour lui donner un suprême témoignage de leur vénération, ils auraient tenu à convertir son pieux conseil en article de loi.



UN PROFESSEUR INTERESSANT

(Suite)

Du moment qu'elle le prenait sur ce ton, il était inutile que je vinsse à son secours ; elle était bien assez forte pour se défendre... Malgré tout, pour plus de sûreté, je regardais toujours !... et puis c'était très amusant !

M. d'Auberive, lui-même, avait l'air, maintenant, pétrifié de sa hardiesse.—Je crois qu'il avait un peu perdu la tête quelques instants plus tôt...—Il lui a murmuré quelque chose dans le genre de : “ Pardon, je vous aime tant !...”

Mais je ne sais pas au juste, parce qu'il parlait trop bas ; et, en même temps, Geneviève revenait avec la musique : toute cette aventure n'avait pas duré trois minutes. Il allait s'asseoir auprès d'elle ; mais elle l'a écarté d'un geste très hautain, et lui a dit :

—Non, merci, je jouerai seule !

Il lui aura, probablement, continué ses excuses... ou elle aura été touchée de son air malheureux, car le lendemain, au moment du départ, ils paraissaient tout à fait réconciliés—à sa place, je n'aurais pas pardonné si vite !—et huit jours plus tard, ils étaient fiancés !...

Ainsi finit la comédie !

1er décembre.

Aujourd'hui a eu lieu notre premier cours.

Manan avait l'intention de m'accompagner, mais elle a dû faire quelques visites d'obligation, et je suis partie, chaperonnée comme toujours par miss Emely.

Je l'adore, miss Emely... C'est une si bonne âme ; quand je sors avec elle, c'est tout à fait comme si j'étais seule ; elle me répond quand je lui parle, et jamais elle ne me demande rien.

Maman nous avait fait atteler le coupé, car nous demeurons avenue de Messine, et notre cours a élu domicile rue de Verneuil. Un cours qui se respecte doit, paraît-il, être de l'autre côté de la Seine... Toujours l'influence de la vieille Sorbonne !

Il ne lui ressemble guère, en tout cas... Si j'étais Jeanne, je dirais "qu'il est du dernier bateau ;" mais maman a mis l'interdiction sur toutes les expressions de ce genre ; aussi, je me contente de le penser !... Son entrée m'a tout de suite rappelé celle du cercle Saint-Arnaud : une belle grande porte, un domestique en livrée qui la garde....

On nous a introduites dans un petit salon genre grave ; Mme de Simiane s'y trouvait, causant avec une grande et grosse dame en noir, qui riait....

Elle m'a présentée à cette dame : c'était Mme Divoir !

Ah ! quelle désillusion, mon Dieu ! Je me la figurais, puisqu'elle était malheureuse, petite, mince, pâle, avec de grands yeux tristes. Au lieu de cela, elle était grosse et elle riait !... Oui, elle riait !... et très gaiement !... Et elle avait une robe garnie de crêpe !....

Comme les veuves se consolent vite !....

C'est étrange... Mais c'est encourageant aussi !...

Mlle Paule de Marsay, alors ? a demandé Mme Divoir, en me tendant la main.

Je me suis efforcée de lui répondre avec amabilité. Mais c'était plus fort que moi, je pensais toujours combien j'avais été naïve de la plaindre autant.

Elle a continué :

—Le cours n'est pas encore commencé, mademoiselle ; mais si vous voulez bien entrer, vous allez vous retrouver, je crois, tout à fait en pays de connaissance.

Elle m'a ouvert la porte, et je me suis vue en présence d'une quarantaine de jeunes filles, dont je connaissais en effet une bonne moitié, et qui causaient par groupes avec beaucoup d'exclamations et de sourires.

Jeanne m'avait gardé une place auprès d'elle. Aussi, nous avons vite commencé à bavarder, et elle me racontait que Germaine, décidément, commandait sa robe de mariée chez Worth, quand trois heures ont sonné. Trois gros coups solennels qui semblaient nous dire : "Petites filles frivoles, oubliez-vous donc que vous êtes ici pour étudier la littérature, et non pour causer chiffons ?"

Brave horloge, va !

Il s'est fait un silence subit, parce que le professeur entrait...

Ce n'est pas un vieux monsieur respectable, mais ce n'est pas non plus un jeune homme. Il a bien sûr plus de trente ans.

A la sortie, Jeanne m'a dit :

—Je ne le trouve pas beau !

Louise et Claire de Charmoy ont crié ensemble :

—N'est-ce pas qu'il paraît très bien ?

Je leur ai répondu que j'étais dans le doute.

Il m'a semblé grand, mince, avec des cheveux châtain ; mais je n'ai vraiment vu que ses yeux... Des yeux vifs et sérieux, intelligents, qui ont l'air de lire dans votre pensée d'une façon toute naturelle, sans hardiesse, et qui deviennent tout brillants dès qu'il parle !

Il nous a adressé un petit speech de bienvenue fort joliment tourné, très respectueux aussi, ce qui nous a bien disposées en sa faveur. Puis, il nous a annoncé son intention de prendre pour objet de ses conférences les principaux écrivains contemporains ; d'analyser quelques-unes de leurs œuvres, afin que nous puissions à l'occasion en parler en connaissance de cause.

Il est entré tout de suite dans son sujet d'une belle

voix, chaude, vibrante, qui ne permet pas à l'attention d'aller vagabonder de droite et de gauche.

C'est étonnant comme le temps a passé vite ! J'ai été très fâchée quand j'ai entendu sonner quatre heures...

Pour commencer, comme il faut bien un peu remonter en arrière, nous aurons l'inévitable trinité : Lamartine, Victor Hugo et Musset.

J'ai tant entendu de leçons sur le compte des deux premiers, que je les aurais volontiers vu passer sous silence.

Mais je suis bien contente d'entrer un peu en relations avec Alfred de Musset... Papa, auquel je demandais un jour de me parler de ses poésies, m'a répondu qu'un sage critique avait appelé Musset " le poète qu'on lit le soir, quand les enfants sont couchés," et par conséquent...

Eh bien ! mon cher papa, vous voyez !!! Je ne suis plus une enfant ni même une petite fille, et moi aussi je vais connaître Musset !

...Les hommes qui ont les yeux de ce bleu foncé, presque noir, sont vraiment très rares. A peine en ai-je rencontré deux ou trois, en revenant à pied avec miss Emely...

Il faudra que je demande à Jeanne si elle en connaît.

5 décembre.

C'était le jour de maman.

La baronne de Charmoy est venue avec Louise et Claire.

J'avais commencé par me mettre en frais d'imagination pour distraire mes amies ; mais je me suis vite aperçue— chose peu flatteuse pour ma conversation — qu'elles aimaient bien mieux écouter ce qui se racontait autour de nous.

Je n'en ai pas été fâchée ; moi aussi je désirais écouter, car on parlait de notre cours de lundi.

Maman interrogeait Mme de Charmoy sur la manière dont il s'était passé : je ne lui avais presque rien raconté. Je ne pouvais pas lui dire tout de suite combien j'étais enchantée de ces conférences, après avoir tant gémi pour y aller.

En général, je trouve "cette borne baronne," comme l'appelle papa, froide, compassée, agaçante !... oh ! mais agaçante !!!... Chose extraordinaire, hier, elle ne m'a presque pas semblé ennuyeuse.

Elle a raconté à maman qu'elle connaissait très bien notre professeur, M. Chambert. " Il appartient à une famille riche et d'une rare honorabilité ; une de ces familles à l'antique, comme on en voit encore quelquefois dans le cœur de nos provinces, et qui semblent égarées dans le tourbillon parisien."

Je répète la phrase de Mme de Charmoy. Ah ! jamais je ne serai capable d'en faire de semblables ! non, jamais !...

Le père de M. Chambert est médecin ; mais il n'exerce plus, parce qu'il s'occupe surtout de travaux scientifiques. Il cherche des microbes quelconques avec M. Pasteur, dont il est l'ami. Il est de l'Académie de médecine et de je ne sais combien de sociétés célèbres par leurs découvertes physiologiques..., etc. Il est décoré de plusieurs ordres.

Enfin, c'est tout à fait un savant, "une des lumières de notre temps," a dit encore Mme de Charmoy, qui a un faible pour les phrases toutes faites, les "omnibus de la conversation," comme les a appelées je ne sais quel écrivain.

Si ce respectable M. Chambert est aussi célèbre, il peut être sans inquiétude ; il aura un bel enterrement, avec beaucoup de discours, et l'on parlera de lui au moins pendant deux jours après cette imposante cérémonie.

Ce bon monsieur, qui est veuf, a trois fils. — Quelle

généalogie ! — L'aîné, M. Raoul, est médecin comme son père, et un médecin très à la mode. On ne le trouve jamais chez lui—parce qu'il a beaucoup de malades à visiter, naturellement !—Il est marié avec une femme charmante, pas jolie, mais très spirituelle, et qui sait fort bien s'habiller.

Le second fils, *notre* M. Chambert, est plongé dans les lettres, la philosophie, etc., etc. A côté de graves articles dans la *Revue des Deux Mondes*, il écrit aussi des romans... "mais qui ne sont pas pour les jeunes filles," a murmuré Mme de Charmoy à maman avec un sourire de mystère... C'est étonnant, il paraît si tranquille et si sérieux !... Enfin, c'est un homme occupé. Tant mieux pour sa femme future !

Quant au troisième fils, M. Maurice, sorti de Saint-Cyr, il y a quelques années, il est maintenant aide de camp d'un général à Orléans. Mme de Charmoy pense qu'il deviendra capitaine, colonel, général, de très bonne heure... Je ne sais pourquoi, en l'entendant parler d'un ton si pénétré de ce M. Maurice et de ses mérites, j'ai eu tout de suite l'idée qu'elle aimerait bien le donner à Louise, qui admire beaucoup les uniformes.

Pour notre M. Chambert (je n'ai pas entendu son petit nom), on le dit *immuable*. Il est si difficile que les plus intrépides ont renoncé à le mettre en ménage. Ne se prétend-il pas beaucoup plus heureux tel qu'il est maintenant ?...

Quel homme malhonnête !...

Et au cours, il nous regarde comme des petites filles !... Je ne l'aime pas du tout, ce dédaigneux professeur !

10 décembre.

Je peux, enfin, dire que j'ai fait mon entrée dans le monde... et une entrée solennelle !

C'était hier à la soirée de contrat de Germaine.

Quelle bonne idée Germaine a eue de se marier !... J'espère qu'elle sera très heureuse ! Je l'espérerais, même si je ne lui avais pas dû de quitter la classe des enfants qu'on laisse à la maison.

Ah ! il a été difficile d'obtenir le consentement de maman.

Elle répétait toujours la formule sacramentelle : " Paulette est encore trop jeune ! " Mais j'ai si bien pris des airs de victime, surtout devant papa—des airs tristes et résignés,—que maman a fini par me dire :

—Eh bien ! puisque tu le désires tant, tu iras à cette soirée ; mais je le crains, elle ne sera pas aussi amusante que tu l'espères. M. d'Auberive a perdu sa grand'mère il y a quelques mois, et l'on ne dansera pas....

Ah ! cela m'était bien égal, non pas que la grand'mère fût morte, mais de ne pas danser, si je n'étais pas laissée avec Patrice et Geneviève !

Maman m'avait fait faire une robe délicieuse, un rêve !...

Aussi, hier, quand je me suis vue dans mon premier corsage de bal décolleté, au milieu d'un petit fouillis de mousseline de soie bleu ciel, mes cheveux retroussés pour former un amour de chignon, il m'a semblé que j'apercevais, non plus Paulette, la folle Paulette, mais une apparition, une fée, la petite reine Mab, comme m'appelle quelquefois papa... Une reine Mab habillée à la mode de notre temps...

J'avais envie de m'écrier :

—Oh ! que je suis jolie !... Je suis contente d'être si jolie !...

Mais je ne l'ai pas fait parce que cela aurait été trop ridicule. Seulement, je ne pouvais pas m'empêcher de me regarder, et je crois bien que je m'adressais des sourires...

Si ce détestable M. Chambert m'avait vue ainsi, dans mon nuage bleu ciel, peut-être se serait-il aperçu que je ne suis pas une petite pensionnaire... Mais il n'était pas

à cette soirée. C'est dommage : j'aurais trouvé très amusant de le rencontrer dans le monde !

Anna, qui m'habillait, m'a demandé :

— Mademoiselle est-elle satisfaite ?

Si j'étais satisfaite !!!

Je lui ai répondu : " Oui " tout court ; j'avais peur d'en dire trop. Mais, au bout d'une minute, je n'ai pu m'empêcher d'ajouter :

— Est-ce que vous ne trouvez pas que le corsage fait des plis à la taille ?

Je savais bien le contraire ; mais c'était pour l'entendre me répéter qu'il m'allait bien, ce qui n'a pas manqué :

— Oh ! mademoiselle ! Ce corsage fait à mademoiselle une taille de nymphe !... (Elle devenait poétique, Anna.) Mademoiselle est ravissante !!!

Je ne sais trop ce que je lui aurais répondu pour la remercier de sa bonne parole si, heureusement, maman n'était entrée.

Elle m'a lancé un coup d'œil d'inspection ; et puis elle a dit en m'embrassant :

— Voilà une petite tête qui est toute à la coquetterie, ce soir. Il vaudrait bien mieux qu'elle fût tranquille sur son oreiller !

Comme les mères voient ces choses-là !

J'étais un peu honteuse d'avoir été si sotté, mais je sentais que, maintenant, mon accès de coquetterie était passé, et je commençais à m'habituer à être en apparition...

Papa déclare que la soirée a été très belle et très ennuyeuse ; moi, j'ai trouvé tout charmant !

M. et Mme Roland recevaient à la porte du premier salon ; c'étaient des saluts, des présentations, des compliments ! Cette pauvre Mme Roland devait être bien fatiguée d'avoir si longtemps le même sourire aimable sur les lèvres ! A sa place, quel plaisir j'aurais eu à me fâcher, une fois mon dernier invité disparu !

Germaine était rayonnante ; toujours au bras de son dragon à qui elle ne disait plus : “ Ah ça ! monsieur, quelle espèce d'homme êtes-vous donc ? ” et lui la regardait d'un air si heureux !

Une quantité de militaires à cette soirée. Ils étaient très meublants !... En général, c'était surtout le buffet qu'ils meublaient. Oh ! et les civils de même !

Les parents se parlaient avec des sourires vagues et du sommeil dans les yeux....

Mais nous, les jeunes filles, nous étions très réveillées ; nous causions, nous nous faisons présenter l'armée française, qui, elle, ne nous traitait pas en petites personnes insignifiantes !

Ainsi, un jeune sous-lieutenant, tout frais émoulu de Saint-Cyr, après m'avoir dit d'un accent convaincu qu'il enviait le sort de son ami, M. d'Auberive—aurait-il donc voulu aussi épouser Germaine ?—m'a demandé si je me plainrais dans une ville de garnison autre que Paris. Et il m'a assuré qu'Amiens, où il est caserné, était une résidence charmante.

Je lui ai vite répondu que la vie de province me semblerait un “ enterrement ! ”

Il a paru si consterné que j'ai eu un vague remords d'avoir été trop franche.

Sans compter mon “ enterrement,” qui était une métaphore—est-ce ainsi que cela s'appelle ?—bien hardie ! Qu'en aurait pensé M. Chambert ?

16 décembre.

Cette bonne Germaine goûte maintenant de la vie conjugale, depuis deux jours !

La cérémonie a été très brillante. Les fiancés sont arrivés un peu tôt : à midi trente-cinq. Comme j'avais beaucoup pressé maman, nous avons pu être avant eux à l'église, mais bien juste. Vraiment, ils n'étaient pas

assez en retard : trente-cinq minutes sont insuffisantes pour laisser aux déjeuners le temps de s'achever...

Au moment où ils entraient, le ciel, gris toute la matinée, s'est éclairci, de sorte qu'ils ont fait leur apparition au milieu d'un rayon de soleil ; c'était très joli et très gai !

L'orgue a joué la marche nuptiale du *Songe* — qui devait leur rappeler un certain soir !... — tandis qu'ils s'avançaient vers l'autel étincelant de lumières, entouré de fleurs comme un reposoir.

Tout a très bien marché ! le sermon, qu'on n'a pas entendu ; la messe, qui n'a pas été longue ; les conversations dans l'église, qui n'ont pas trop dépassé les bornes ; les chants, superbes ; le défilé, à la sacristie, d'une heure pleine, pendant laquelle les suisses ont répété, sans se lasser :

— Prenez garde à vos poches, messieurs, mesdames !

C'était flatteur pour les invités !

Comme nous sortions de l'église, nous avons trouvé sur les marches, tout un régiment de messieurs. Ayant découvert le moyen de s'échapper les premiers, ils étaient là, tranquilles, curieux, à examiner les pauvres dames qui descendaient. Oh ! les hommes !

Je regardais, moi aussi, innocemment, obligée de saluer à chaque minute, comme maman, quand tout à coup j'ai été très surprise d'apercevoir M. Chambert. Lui aussi m'a vue ; il m'a fait un profond salut..., pour moi surtout, puisqu'il n'avait jamais rencontré maman.

J'ai été très flattée qu'il m'ait reconnue, car nous n'avons encore eu que deux conférences, et il semble si peu faire attention à nous !...

Comme il ne mérite pas que je sois aimable avec lui, j'ai répondu seulement par une toute petite inclination de tête, bien digne.

Il était très distingué dans son pardessus à col de fourrure !

...Ce soir, j'écris solitairement dans ma chambre ; papa et maman sont aux Français, et il me vient beaucoup d'idées graves.

Je ne peux m'empêcher de songer à Germaine et à Mme Divoir. A Germaine, si radieuse avant-hier ; à Mme Divoir, sans doute aussi bien contente, il y a dix ou quinze ans, quand elle quittait l'église au bras de son mari, et qui, aujourd'hui, est veuve et consolée.

Consolée ! Il me semble maintenant que, au fond, c'est peut-être encore là le plus triste de toute son histoire...

Quand j'étais petite, je me figurais que les personnes mariées étaient toujours très heureuses. Aujourd'hui, je commence à m'apercevoir que le contraire arrive encore assez souvent...

Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Je ne peux pas demander là-dessus des explications à maman. Elle me dirait encore : " Tu es trop jeune ! " Et puis les demoiselles bien élevées ne doivent pas parler de ces questions qui... que... enfin ! C'est chose convenue, et même assez drôle ! puisque les demoiselles bien élevées se marient comme les autres !....

Donc je ne parle pas, mais je cherche, je réfléchis... Et je voudrais bien, plus tard, être comme maman.

Elle fait tout ce qu'elle veut ; jamais papa ne lui dit rien. Mais quand il prépare des discours, elle nous fait taire à table pour ne pas le distraire..., ce qui me semble même très ennuyeux ! Aussi je n'aimerais pas à avoir un mari député !

Il faudra pourtant bien que le mien s'occupe, car il n'y a rien de si honteux qu'un homme oisif ; et qu'il s'occupe sérieusement... ; comme M. Chambert, par exemple.

Je ne me contenterais pas du tout de le voir dresser des chevaux ainsi qu'un écuyer de cirque, ou courir les salons à l'heure des *five o'clock*..., ou aller au Cercle. D'autant plus que, paraît-il, les Cercles ne sont qu'un pré-

texte dont profitent messieurs les maris pour aller... Je n'ai pas compris où.

C'est Louise de Charmoy qui m'a fait mystérieusement cette déclaration un soir que nous causions sur la terrasse de la Christinière. J'allais lui demander des explications, mais elle a répondu à mes yeux étonnés par des signes désespérés pour que je me taise : sa mère venait de notre côté. Alors je n'ai pas su !...

Un jour je m'informerai auprès de papa, quand je serai seule avec lui, sans les enfants.

Pour en revenir à mon mari, quand nous serons bien installés dans notre ménage, nous ne nous verrons plus guère qu'aux repas, car nous aurons nos occupations chacun de notre côté. Mais je lui raconterai tout ce que je deviendrai pour lui donner le bon exemple.

A l'occasion, nous ferons des promenades, quelques visites, quelques courses tous les deux ; on jouit bien mieux du plaisir d'être ensemble quand on n'en abuse pas !

Nous sortirons généralement tous les soirs, car il faut toujours avoir beaucoup de relations.

Mais, une fois par semaine, nous resterons très paisibles chez nous, pour nous voir, pour causer, pour faire de la musique. Nous lirons ensemble. Je voudrais qu'il lût aussi bien que M. Chambert !

Et ainsi..., ainsi nous serons très heureux !

(A suivre)



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La politique en France et l' "Affaire" Dreyfus.—Le triumvirat Waldeck-Rousseau-Galliffet-Millerand.—Incohérence et gâchis.—Les adjurations maçonniques de M. Brisson.—Le retour de Dreyfus.—La question transvaalienne.—Les exploits socialistes en Belgique.—Une situation inquiétante.—Le pugilat parlementaire à Rome.—Mgr Falconio.—Le parlement canadien.—Trois morts.

Quand donc pourrai-je écrire une de ces causeries mensuelles sans avoir à parler de l'affaire Dreyfus ? L' "Affaire," la néfaste "Affaire" occupe toujours l'affiche, en France, et poursuit son œuvre dissolvante. Son dernier exploit a été de faire surgir un ministère phénoménal, inouï, monstrueux, qui s'appelle Waldeck-Rousseau-Galliffet-Millerand. C'est après le refus de M. Léon Bourgeois que M. Waldeck-Rousseau a réussi à former ce cabinet.

La nouvelle administration est la plus disparate et la plus incohérente que la troisième république ait encore enfantée. Elle réunit dans les mêmes conseils M. Waldeck-Rousseau, opportuniste, avocat du capitalisme et de la haute banque, M. Millerand, socialiste, révolutionnaire forcené, apôtre des doctrines communardes, et le général marquis de Galliffet, soldat célèbre, ancien césarien, exécuter impitoyable des hordes de la Commune en 1871. Étant donnés leurs antécédents et leurs opinions, on pouvait s'attendre à voir, un bon jour, Waldeck-Rousseau requérir la justice de coffrer Millerand, le collectiviste, ou Galliffet donner des coups de sabre à Millerand l'anarchiste ! Mais les contempler en triumvirs, la main dans la main, collègues dans un même ministère, jamais ! Et cependant c'est fait. L'affaire Dreyfus a opéré ce miracle ; elle a rendu possible ce ministère de concentration à outrance, fait par un homme qui s'était toujours posé en adversaire implacable de la concentration.

Depuis quelques années, deux doctrines politiques se sont disputé la prééminence au sein de la République : la doctrine de l'homogénéité ministérielle, et la doctrine de la concentration ministérielle. Les défenseurs de la première soutiennent avec raison

qu'un cabinet qui veut durer et gouverner efficacement doit être homogène, composé d'hommes ayant mêmes vues et mêmes tendances. Les prôneurs de la seconde prétendent que pour le salut de la République, chaque cabinet doit renfermer quelques représentants des différents partis républicains, ou au moins des plus importants. Ceci est absurde ; comment, par exemple, peut-on espérer voir marcher longtemps ensemble des radicaux et des opportunistes, des centre-gauche et des extrême-gauche ? M. Méline a gouverné deux ans avec un cabinet homogène, l'un des moins mauvais que la France ait eus depuis longtemps.

M. Waldeck-Rousseau, ancien disciple de Gambetta, et opportuniste de vieille date, était un des partisans les plus fermes de l'homogénéité ministérielle. Un journal parisien résume ainsi ses opinions jusqu'au moment où il est devenu premier ministre : " Revenu à la politique en 1893 ou 1894, M. Waldeck-Rousseau a pris tout de suite une attitude fort nette. Il a prononcé maint discours où il développait ce thème : La République piétine, souffre et marche à une crise pour deux raisons principales. Ses gouvernements successifs ont peu à peu faussé le système parlementaire. Au lieu d'avoir des ministères homogènes, s'appuyant sur un parti, on s'est entêté à maintenir une concentration, impuissante forcément. Un cabinet ne peut agir, en effet, dont les membres ne s'entendent plus, dès qu'il faut passer aux actes, et que suit une majorité hybride, chancelante, toujours prête à se disloquer. Telle est la première raison du malaise. La seconde, qui en découle d'ailleurs logiquement, est qu'on n'a pas lutté avec assez d'énergie contre les partis de désordre. On était trop occupé à sans cesse replâtrer l'union difficile des opportunistes et des radicaux pour s'adonner, d'une façon suivie, à la besogne nécessaire : mater le socialisme. Il fallait, d'une part, des réformes, d'autre part, de la répression. L'insuffisance a été absolue, sur les deux points."

Ainsi parlait M. Waldeck-Rousseau depuis quatre ou cinq ans. Tout à coup, le voilà appelé par les circonstances à former un gouvernement. Ah ! cette fois, on va l'avoir, le grand ministère homogène ! Et n'y seront admis que ceux qui pourront montrer patte blanche, c'est-à-dire des opportunistes !... Oui, croyez cela ; M. Waldeck-Rousseau, pour son coup d'essai, ouvre les portes du pouvoir à Millerand, le socialiste, et son cabinet est en majorité composé de radicaux !

Encore une fois c'est l'affaire Dreyfus qui a rendu cela possible. L'idée mère de ce gouvernement, préoccupation commune qui en a rassemblé les membres épars, c'est l'acquiescement de Dreyfus. Waldeck-Rousseau, Galliffet et Millerand sont tous trois dreyfusards, et voilà pourquoi ils sont actuellement collègues. Certes, je suis bien d'avis que justice entière doit être rendue à Dreyfus. S'il est innocent, ce qui n'est pas pour moi indubitable, qu'on l'acquiesce, et qu'on répare d'une manière éclatante l'épouvantable erreur judiciaire qui aura été commise. Mais, coupable ou innocent, le gouvernement doit s'abstenir de toute pression directe ou indirecte sur le conseil de guerre de Rennes. Et le ministère Waldeck-Rousseau est bien loin de cette abstention. Il révoque des colonels, des généraux ; il lance des circulaires menaçantes ; il se montre ouvertement partial. Tous les meilleurs éléments en France désirent sa chute.

Ses débuts ont été orageux, et il a failli sombrer en prenant la mer. Une majorité de vingt-six voix seulement, l'a soutenu dans la chambre des députés ! Le parti socialiste avait paru se diviser, devant le sabre sanglant de Galliffet. Une fraction assez considérable de ce groupe, malgré la présence de Millerand dans le cabinet, avait levé l'étendard de la révolte, et M. Mirman s'était fait son interprète passionné, dans une philippique pleine d'une furieuse éloquence. Mais, au vote, la plupart de ces protestataires farouches, M. Mirman en tête, se sont éclipsés. Et savez-vous comment on explique cette étonnante abstention qui a sauvé le ministère ? Par l'intervention maçonnique de M. Brisson à la tribune. Ce sectaire a conjuré la chambre d'appuyer le cabinet, et il a souligné ses adjurations d'une mimique étonnante dans laquelle, de divers côtés, on dénonce le signe de détresse enseigné dans les loges du Grand-Orient. Cet incident démontrerait une fois de plus quelle dangereuse et tyrannique action la franc-maçonnerie exerce dans les sphères politiques.

*
* *

Pendant que se passaient tous ces événements, Dreyfus arrivait en France. Sa femme s'est rendue à Rennes où elle l'a vue plusieurs fois. Dans quelles conditions physique et intellectuelle se trouve maintenant l'ex-détenu de l'île du Diable ? Il est bien difficile de s'en rendre compte en présence des rapports contradictoires

qui ont été publiés par les journaux. Une chose certaine, c'est que nous devons nous défier des dépêches et des récits que nous transmettent les agences télégraphiques anglaises. J'ai constaté à plusieurs reprises que ces agences sont systématiquement hostiles aux patriotes français, aux défenseurs de l'armée, et systématiquement favorables aux dreyfusards et aux syndicats juifs. N'ont-elles pas fait un héros du répugnant Zola ?

J'ai lu, comme tout le monde, les rapports qui montrent Dreyfus "brisé, courbé, prématurément blanchi, ayant, dans cet éternel silence perdu presque jusqu'à l'usage de la parole." Cela est destiné à provoquer avant le procès, les émotions sympathiques. Par contre, voici le rapport de M. Coffinières, commandant du *Sfax*, qui a ramené le prisonnier en France : "Dreyfus, dit-il, est un peu voûté. La calvitie a augmenté et sa figure a vieilli. Mais l'état normal est bon . . . Son écriture ne se ressent d'aucune nervosité ! Il signe "capitaine Dreyfus," sans la moindre émotion. Il y a, dans cet homme, une énergie extraordinaire, et, pendant vingt jours, il n'a pas eu une faiblesse." Comme on le voit les notes sont absolument discordantes.

Puisse-t-elle bientôt se terminer cette désastreuse "affaire" qui embrouille tout, qui paralyse tout, et fait tant de mal à la France !

* * *

En Angleterre, l'opinion se préoccupe toujours beaucoup de la question du Transvaal. Il est certain que le gouvernement a ordonné certains préparatifs qui sentent la poudre. M. Chamberlain semblait d'abord déterminé à appuyer par la force, s'il le fallait, l'ultimatum posé par sir Alfred Milner à la conférence de Bloemfontein. Mais M. Chamberlain n'est pas seul, et bien des hommes importants sont d'avis qu'une guerre contre le Transvaal serait indéfendable. Et puis ce qu'on appelle le sentiment africain s'affirme avec énergie dans tous les États de l'Afrique du Sud. Ainsi le président de l'État libre d'Orange, M. Steyn, a fait récemment la déclaration suivante : "Les propositions de sir Milner équivalaient à l'introduction brusque, dans la cité transvaalienne, de quarante mille uitlanders, dont le vote eût été de force à chasser de chez elle la population boër. Le président Kruger a fait des offres qui dépassaient tout ce que j'avais pu attendre, et il était

impossible d'aller plus loin sans porter une atteinte définitive à l'indépendance de la république sud-africaine. J'ai fait les plus grands efforts pour les faire accepter par sir Milner, mais en vain. Nous regrettons tous, a ajouté M. Steyn, l'attitude de parti pris observée par le haut commissaire, et nous condamnons la politique indigne d'un homme d'État du secrétaire des colonies, faite de menaces, de violences et toute tendue à dénouer la situation par une guerre, ce qui serait une absurdité, une iniquité et un crime." Cela signifie clairement que, dans un conflit, l'État libre d'Orange serait à côté du Transvaal. De plus la force militaire de la république sud-africaine n'est pas à dédaigner.

Les dernières dépêches annoncent que le parlement de Prétoria est en train de voter des amendements à la loi électorale qui constituent des concessions importantes. Ces amendements accorderaient la franchise à toute personne pouvant justifier d'une résidence de cinq ans. Quant aux futurs immigrants, ils recevraient la franchise après sept ans de résidence.

Depuis quelques jours la situation semble un peu moins menaçante. On affirme que lord Salisbury ne veut pas entendre parler d'une guerre avec le Transvaal. Et puis M. Chamberlain lui-même, le champion du jingoïsme, est, dit-on, moins belliqueux en réalité qu'en apparence.

* * *

Les élections partielles qui ont eu lieu depuis quelque temps en Angleterre, ont relevé le moral de l'opposition, qui en avait besoin depuis la retraite de sir William Vernon Hartcourt. Les candidats libéraux ont triomphé dans plusieurs divisions électorales représentées auparavant par des conservateurs. Quelques journaux ont prétendu que ceci pourrait bien hâter la dissolution du parlement. Mais il semble plus probable qu'il n'y aura pas d'élections générales avant un an ou dix-huit mois.

* * *

De tristes événements viennent de se passer en Belgique. Comme on le sait, depuis 1884, c'est un gouvernement catholique qui dirige la politique de ce pays. Les anciens libéraux, contre qui nos amis de Belgique ont si longtemps combattu, les Frère-Orban, les

Bara, ont tour à tour disparu de la scène et l'opposition parlementaire qui, sous leur direction, était encore dynastique et anti-socialiste, a subi, dans ces dernières années, des modifications profondes. L'élément libéral et même radical a été distancé par l'élément socialiste, qui a fait élire plusieurs de ses candidats aux dernières élections. Cet élément est devenu le maître de la gauche, et il a inauguré un système d'obstruction violente dans les délibérations de la Chambre.

Le gouvernement ayant introduit une loi électorale qui déplaisait à ces messieurs, ils ont soulevé un vacarme effroyable, se sont livrés aux derniers excès de langage et d'attitude, ont rendu toute séance régulière impossible durant deux ou trois jours, et ont en même temps fait appel au tumulte extérieur. Les bandes socialistes, à Bruxelles et ailleurs, se sont livrées à des manifestations révolutionnaires, et ont assailli les gendarmes et la police qui s'efforçaient de maintenir l'ordre. Le sang a coulé dans les rues. Enfin, après trois jours de crise, les chefs du mouvement ayant fait appel à l'esprit de conciliation, le premier ministre, l'honorable M. Vandenspeereboom, a déclaré que le gouvernement allait former une commission de quinze membres, chargée d'examiner différents projets de loi électorale et d'en désigner un à l'adoption de la Chambre. Cette attitude du gouvernement a calmé l'effervescence de l'opposition, et l'assemblée a pu continuer ses travaux, tandis que, d'un autre côté, l'ordre se rétablissait dans la rue. Assez naturellement les meneurs et les journaux socialistes ont chanté victoire, et ont proclamé que le gouvernement avait capitulé. S'il n'y a pas eu capitulation, il y a eu peut-être manque d'énergie.

Dans les affaires de Belgique, comme dans l'affaire Dreyfus, comme dans toutes les questions où il y a des intérêts religieux en cause, il faut se défier des dépêches du câble transatlantique. A propos des troubles de Bruxelles, par exemple, grâce à une certaine entente des circonstances et des hommes que donne la lecture habituelle et obligée des journaux européens, j'ai pu noter au jour le jour la partialité manifeste de ces dépêches pour les fauteurs du désordre. On affectait d'y parler sur un ton malveillant du "parti clérical," des "cléricaux intransigeants," etc. Or, le parti clérical, c'est le parti des catholiques, des honnêtes gens, des amis de l'ordre et de la constitution.

Malheureusement ce parti manque d'union. Sur la loi électorale,

en particulier, il y a des opinions divergentes dans les rangs de la droite. Il est bien connu, par exemple, que M. Bernaert, ancien premier ministre et président actuel de la chambre, et M. Woeste, l'un des chefs les plus éminents des catholiques, n'ont pas les mêmes idées. Le chef du gouvernement a dit, dans le débat, qu'il préférerait un autre système à celui du bill présenté par lui-même. De plus, dans les questions sociales, il y a aussi des conflits de tendances entre les catholiques. Le nouveau groupe des démocrates chrétiens, dont le trop notoire abbé Daens est l'un des plus bruyants coryphées, a agi comme un dissolvant dans les rangs de la majorité. Il faut, de toute nécessité, que l'union se refasse au sein de la droite, si celle-ci veut traverser sans désastre les nouvelles crises qui sont inévitables.

Une autre cause de faiblesse pour le parti de l'ordre en Belgique, c'est le défaut de fermeté du roi Léopold II. Ce souverain a plus d'une fois manqué à son devoir envers le parti qui est le plus ferme soutien de son trône. Il a cédé déjà, dans le passé, à l'intimidation des meneurs révolutionnaires. En 1884, lorsque les élections venaient de porter les catholiques au pouvoir par une forte majorité, il a reculé devant les manifestations turbulentes de la radicale bruxelloise, et mutilé son cabinet en exigeant la démission de M. Jacobs, le ministre que les libres penseurs belges redoutaient le plus. Léopold Ier était protestant, Léopold II est catholique ; mais les catholiques ont eu certainement plus à se louer du père que du fils.

* * *

Le régime parlementaire n'a pas ses heures de crise seulement en Belgique. L'Italie, elle aussi, a vu des scènes scandaleuses se produire dans sa chambre des députés.

Le gouvernement présidé par le général Pelloux, ayant soumis un décret-loi relatif à l'interdiction des manifestations séditieuses, les députés socialistes ont commencé par recourir à l'obstruction, et ont fini par transformer la Chambre en un véritable champ de bataille pour empêcher le vote au scrutin secret. M. le baron Sonnino, l'un des chefs de la majorité, s'étant approché des urnes pour voter, un député de la gauche l'a frappé d'un coup de poing à la tempe. M. Sonnino a saisi son assaillant à la gorge et l'a renversé en tombant avec lui. D'autres socialistes sont accourus à la rescousse, et M. Sonnino a reçu encore plusieurs coups. La mêlée

s'est généralisée. La bagarre est devenue effroyable, un grand nombre de membres de la chambre se sont boxés avec fureur. L'amiral Bettolo, pour protéger le premier ministre, frappait sur l'ennemi avec une chaise qu'il maniait comme une massue. M. Costa, socialiste, avait retroussé ses manches et lançait des coups de poing à droite et à gauche. Une vingtaine de députés ont reçu des blessures. Comme dénouement, les socialistes ont enlevé les urnes et les ont emportées en quittant l'arène où ils venaient de s'illustrer. Les *Patres conscripti* de l'auguste Sénat, que Cinéas avait appelé "une assemblée de rois," refuseraient sans doute de reconnaître pour leurs successeurs les assommeurs de Montecitorio. O Rome ! de quels sommets de gloire, à quels abîmes de honte es-tu tombée ! et quelle irrémédiable décadence serait ton partage, si le blanc vieillard de la cité Léonine ne retenait encore tournés vers ta majesté obscurcie les regards et les cœurs du monde civilisé !

Le roi Humbert a signé un décret prorogeant le parlement jusqu'au mois de novembre. Les députés qui ont enlevé les urnes vont être poursuivis.

*
* *

Le désordre semble être à l'ordre du jour. La triste Espagne en a fait l'expérience, en même temps que l'Italie et la Belgique. Le gouvernement Silvela a présenté des mesures fiscales destinées à réparer, au moins dans une certaine mesure, le pénible délabrement des finances. A cette nouvelle, des troubles ont éclaté à Madrid, à Saragosse, à Valence, à Séville. La troupe a dû charger les émeutiers, le sang a coulé, et la répression a fait plusieurs victimes. L'infortuné pays n'avait donc pas encore épuisé la coupe d'amertume !

Les dernières dépêches annonçaient le rétablissement de l'ordre.

La reine régente a patriotiquement renoncé à deux millions de la liste civile, afin de soulager d'autant le trésor.

*
* *

Au Canada, le parlement fédéral poursuit toujours sa longue et interminable session. Le bill de redistribution a subi ses trois épreuves aux Communes, mais il n'a pu franchir le défilé du Sénat. Ce dernier a discuté à fond les bills relatifs au Drummond et au Grand-Tronc. Ils ont bien failli faire naufrage. Enfin, sir

Mackenzie Bowell, qui avait signalé une clause à son avis très injustement favorable au Grand-Tronc et défavorable au gouvernement, a fait accepter un amendement important et les deux bills ont passé.

Le budget supplémentaire de 1899-1900 a été soumis. Il est de \$5,497,343.85, ce qui, avec le premier budget déjà présenté, qui était de \$46,286,550.77, porte les estimations de dépenses pour l'exercice en cours, à \$51,783,894.62. Il reste encore à inclure dans les estimations le chiffre des subventions aux chemins de fer.

Le parlement a perdu, dans le cours de juillet, trois de ses membres marquants : l'honorable M. Ives, ancien ministre, député de Sherbrooke aux Communes ; l'honorable M. Geoffrion, membre du cabinet, député de Chambly-Verchères ; et l'honorable sénateur Sanford. L'honorable M. Ives était âgé de 57 ans et 8 mois. Il avait joué un rôle important dans la politique de notre province. Il était entré au barreau en 1867, et au parlement en 1878. En 1892, il reçut le portefeuille de président du conseil dans le cabinet de sir John Thompson. En 1894, il était nommé ministre du commerce dans le cabinet de sir Mackenzie-Bowell, et il occupait ce poste lorsque les élections de 1896 renversèrent le cabinet conservateur. M. Ives, outre le droit et la politique, s'était beaucoup occupé d'affaires financières et industrielles. Il était un des hommes les plus considérables des cantons de l'Est.

L'honorable M. Geoffrion était âgé de 55 ans et 8 mois. Il avait été admis au barreau en 1866, et n'était entré dans la vie parlementaire qu'en 1895. M. Geoffrion était surtout un avocat. C'est au barreau qu'il a brillé, c'est là qu'il a déployé ses puissantes facultés intellectuelles, et qu'il s'est élevé au rang des maîtres. Il avait un caractère loyal et un cœur généreux. On lui connaissait des adversaires, mais pas un ennemi. Il est mort en chrétien, secouru et fortifié par le ministère de Sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. Son chef et son ami, sir Wilfrid Laurier, qui l'avait fait entrer dans son cabinet comme ministre sans portefeuille en 1896, a quitté ses travaux parlementaires pour lui faire une visite d'adieu, à Vaudreuil, la veille de sa mort.

L'honorable M. Sanford était né à New-York en 1838 ; il avait donc 61 ans. Il était venu à Hamilton encore enfant, et c'est dans cette ville qu'il a toujours vécu depuis, et qu'il a fait, dans le commerce et l'industrie, la belle fortune qu'il laisse à sa famille. Il avait été nommé sénateur en 1887.

* * *

Le gouvernement a soumis à la chambre des Communes son projet de réforme du sénat. Encore un long débat ! Il n'est pas probable maintenant que la session puisse se terminer pour le 1er août. Quant à la conférence anglo-américaine, la reprise de ses séances semble ajournée *sine die*.

* * *

Nous aurons bientôt à saluer au Canada l'arrivée d'un délégué papal permanent, Mgr Falconio. Mgr Falconio, archevêque d'Acerenza et Matera, est âgé de 57 ans. Il appartient à l'ordre de Saint-François. Il a résidé plusieurs années aux États-Unis, comme professeur de philosophie et vice-président du collège franciscain d'Alleghany (État de New-York), en 1866 ; comme secrétaire de la province franciscaine d'Amérique de l'Immaculée-Conception et professeur de théologie, en 1867 ; comme président du séminaire et du collège de St-Bonaventure d'Alleghany, en 1868. Il fut nommé à un poste important par Mgr Carfagnini, évêque de Havre-de-Grâce, à Terre-Neuve, en 1871. Après quelques années, il fut rappelé en Europe et devint ministre provincial de la province de Saint-Bernardin de Sienne. En 1888, il fut nommé procureur général de son ordre auprès du Saint-Siège. En 1892, Léon XIII l'éleva à l'épiscopat, et lui confia le diocèse de Lacedonia, qu'il gouverna pendant trois ans. En 1895, il fut nommé archevêque d'Acerenza et Matera. Et c'est dans ce dernier poste que le Souverain Pontife est allé le chercher pour faire de lui le délégué du Saint-Siège au Canada.

Mgr Falconio parle parfaitement le français et l'anglais, les deux langues officielles de notre pays.

La nomination d'un délégué papal permanent au Canada est une preuve additionnelle de la sollicitude du Saint-Père pour nous. Cette délégation sera un nouveau lien entre notre église canadienne et Rome, qui est la reine et la maîtresse de toutes les églises.

Son Excellence le délégué apostolique a demandé au Souverain Pontife un mois pour se préparer à partir. Il arrivera probablement au Canada vers la fin d'août.

Ths Chapais.

Québec, 25 juillet 1899.